

BALLADES

ET

CHANTS POPULAIRES

DE LA ROUMANIE

(PRINCIPAUTÉS DANUBIENNES)

RECUEILLIS ET TRADUITS

PAR V. ALEXANDRI

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR M. A. UBICINI



PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 13 GALERIE VITRÉE

1855



BALLADES

ET

CHANTS POPULAIRES

DE LA ROUMANIE

1855. — DE SOYE ET BOUCHET, IMPRIMEURS, PLACE DU PANTHÉON, 2 — PARIS.

BALLADES

ET

CHANTS POPULAIRES

DE LA ROUMANIE

[PRINCIPAUTÉS DANUBIENNES]

RECUEILLIS ET TRADUITS

PAR V. ALEXANDRI

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR M. A. UBICINI





PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 13 GALERIE VITRÉE

1855

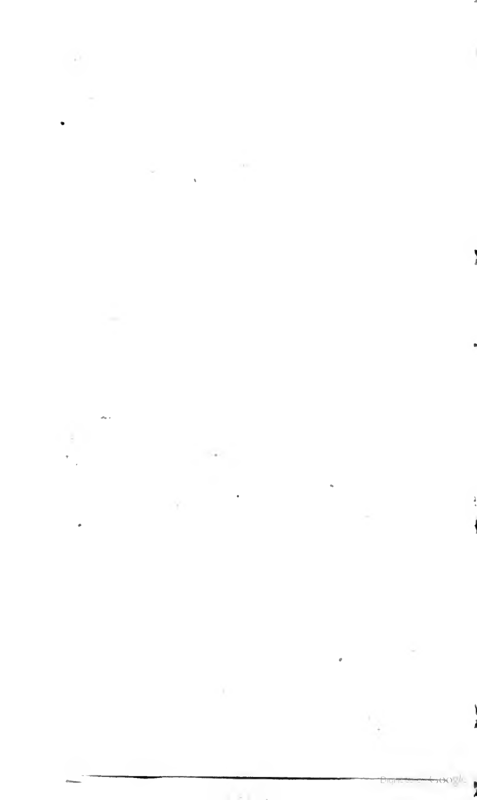


TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

I

« Poëte, érudit, voyageur, s'écrie un historien dont la Roumanie pleure la mort récente [1], quel étranger, en descendant le Bas-Danube, ne s'est senti émerveillé à l'aspect des riches contrées qui s'étendent des bords du fleuve aux pieds des Carpathes! Rivières et sources abondantes, montagnes grandioses recélant des trésors, plaines fertiles, majestueuses forêts, c'est bien cette terre que

[1] M. Nicolas Balcesco, dont nous retrouverons le nom tout à l'heure.

les Turcs, dans leur langue imagée, nommaient le *jardin de Stamboul.*

« Heureux pays! pense-t-il, heureux le peuple que la Providence a fait possesseur de ce riant jardin! »

« Mais où est-il, ce maître fortuné? Un fantôme, hâve et débile, surgit de dessous terre; et l'étranger surpris recule involontairement, partagé entre le mépris et la compassion. Ce n'est qu'à la longue qu'il découvre dans ces traits amaigris la trace d'une grande et illustre origine : le sourire amer qui effleure cette physionomie, le regard douloureux, mais fier, qui s'élève vers le ciel, accusent une longue et injuste souffrance, contre laquelle ce regard et ce sourire semblent protester. »

En effet, cet esclave de la misère et de la faim est le descendant direct du peuple-roi.

Interrogez-le, il vous répondra dans son idiome natal. « *Sunt Rôman*, je suis Roumain. » — Et cette terre, qui s'étend à nos pieds, comment la nommes-tu? — *Tsara romanesca,* la terre roumaine, la Roumanie. » Les noms de Valaque, de Valachie, n'ont point de sens pour lui; ce sont des dénominations empruntées aux idiomes slaves qui désignent indifféremment par le mot de *Vlak* ou *Vloky* les peuples de l'ancienne Rome et les races latines modernes [1].

[1] *Vloky* a d'ailleurs la même signification que romain en latin, « fort, robuste ». Par le même procédé d'assimilation, les Slaves

Les souffrances de la Roumanie sont presque aussi anciennes que son origine. Il semble, en parcourant son histoire, qu'on lise un long martyrologe. Placée sur la grande route des migrations du Nord, elle fut foulée successivement par les pieds de tous les Barbares, et lorsque le moyen âge eut clos la période des invasions, elle servit de théâtre aux luttes incessantes des peuples nouveaux groupés autour de ses frontières, Hongrois, Polonais, Turcs, Tatares et Moscovites.

« *Apa trece, petrile remanù,* l'eau court, les pierres demeurent, » dit un proverbe moldo-valaque. Le flot de l'invasion s'est écoulé, et le Roumain est resté debout, pareil au rocher que la vague recouvre sans l'ébranler. Seulement il a perdu peu à peu le souvenir de son origine ; il ne sait plus aujourd'hui quels étaient ces Romains dont il porte le nom. Le sens historique du mot s'est effacé de son esprit; il n'a conservé que le sens littéral. Roumain, pour lui, est toujours synonyme de fort, de vaillant. Si vous parlez devant lui d'un héros, d'un guerrier : « Quel Roumain ! s'écrie-t-il, quel fils de Roumain ! » C'est pour cela qu'il appelle Napoléon, de même que Trajan, un Roumain.

transformèrent théologie en *bogoslovia* (discours sur Dieu) et géographie en *Zembleopissania* (description de la terre), Théodore en *Bogdan* (présent de Dieu), etc.

II

Trajan est le véritable ancêtre, le Romulus de la Roumanie. L'an 106, le vainqueur de Décébale, pour combler les vides qu'avait faits la guerre, établit la plus grande partie de ses légions sur le territoire qu'elles venaient de conquérir. Plus tard, de nouveaux colons tirés, les uns du centre et du nord de l'Italie, les autres des contrées voisines annexées depuis longtemps à l'empire, telles que la Gaule et l'Espagne, s'ajoutèrent aux premiers. Ils apportaient avec eux une langue qui n'était plus le latin de Rome, mais un latin primitif ou déjà corrompu, tel qu'il s'était formé après coup hors de l'Italie par le mélange des peuples et des idiomes, ou tel qu'il s'était conservé au cœur même de la presqu'île. C'est ainsi que l'on retrouve aujourd'hui, dans la langue des Roumains, à côté de mots d'origine espagnole ou gauloise, d'autres mots appartenant à l'ancien dorique, à cet idiome populaire qu'on ne parlait déjà plus à Rome du temps de Virgile et de Cicéron, et qui paraît être au latin classique ce que le celte est au français, le teutonique à l'allemand. Encore aujourd'hui le Roumain dit *frica* (φρίκη) pour terreur, *drumu* (de δρόμος) pour chemin, *aflare* pour trouver, etc.

Mais les Barbares suivirent de près les Romains

de Trajan sur le sol de l'ancienne Dacie. Du troisième au dixième siècle, le pays fut comme noyé sous les invasions successives ou simultanées des Gépides, des Jazyges, des Sarmates, des Kazars, des Goths, des Huns, des Saxons, des Avares, des Slavons, des Lombards et des Turcomans. Toutefois l'inondation ne couvrit que la plaine. Tandis qu'une partie des colons se retiraient par ordre d'Aurélien de l'autre côté du Danube, le reste gagna les Carpathes, où leurs descendants vécurent pendant plusieurs siècles à l'abri de toute atteinte. Les Carpathes furent pour eux ce que furent les montagnes des Asturies pour les descendants de Pélage, l'asile de la nationalité. Entourés de tous côtés par les Barbares, ils ne se confondirent nulle part avec eux [1]. On les reconnaissait, non-seulement à la différence de la langue, mais à celle des mœurs, des usages, à leur amour de la terre pour laquelle les Barbares manifestaient une sorte d'antipathie [2], aux traits du visage et au costume qui étaient ceux des anciens Romains. Encore aujourd'hui, si vous venez à rencontrer un *monteni,* un Roumain des Carpathes, la mâle expression de sa physionomie, sa chevelure épaisse plantée jusqu'au milieu du front, la che-

[1] The Wallachians are surrounded by, but not mixed with. the Barbarians. *Gibbon's Decline of the roman empire*, c. XI.

[2] Nemo apud eos arat, nec stivam aliquando contingit. *Amm. Marcell.*, XXXI, 2.

mise de toile grossière serrée à la taille par une large ceinture de cuir, jusqu'aux sandales qui chaussent ses pieds, tout vous rappelle les figures sculptées sur les bas-reliefs de la colonne Trajane.

Quand les invasions devinrent moins fréquentes, et que le flot de la Barbarie se fut écoulé, les réfugiés redescendirent dans la plaine, s'y étendirent peu à peu, et finirent par fonder, en 1290, sous Radu, ou Rodolphe, la principauté de Valachie, et la principauté de Moldavie, en 1336, sous Bogdan.

Ces deux chefs illustres, Rodolphe et Bogdan, ouvrent la période nationale, période éclatante, mêlée de triomphes et de revers, pendant laquelle la Roumanie, placée avec la Hongrie, aux avant-postes de la chrétienté, tient en échec la puissance ottomane, et lutte héroïquement pour la défense de la foi et de la civilisation.

A cette période, appartiennent les héros de la Roumanie, ceux dont les exploits ont inspiré les ballades et les légendes populaires, Mircea, Michel le Brave, bien qu'appartenant à une époque postérieure, Jean Hunyade, que la Roumanie revendique à bon droit comme un de ses fils, et Buzesco, et Farkas, et cet Étienne de Moldavie, qui, durant un règne de quarante ans et avec une armée de quarante mille soldats, remporte quarante victoires, en commémoration desquelles il bâtit qua-

rante églises ; d'où vient que l'écho des montagnes murmure encore :

Etienne, Etienne, Voïvoda,
Sort tout armé de Suciava [1],
Bat Tatars et Polonois,
Bat Turcs, Russes et Hongrois ;

Et tous ces glorieux morts, dont le poëte, assis sur la tour en ruines de Tirgovisci [2], se plaît à évoquer les ombres.

« Mircea a rassemblé ses phalanges guerrières, sa voix a retenti, et Mourad vaincu se retire humilié ! La Roumanie est libre du Carpathe à l'Ister, et le Danube, témoin de cette lutte glorieuse, a cru voir les Romains renaître sur ses bords.

« Ici flottent les étendards libres et victorieux de Michel, le brave des braves. Sur ses pas triomphants accourent ces guerriers, vrais enfants du Capitole. Buzesco sème l'épouvante parmi les Tartars ; à ses pieds l'orgueilleux Khan mord la poussière. Kalophiresco marche sur ses traces et cueille dans les champs de l'honneur ses plus beaux lauriers.

« L'autel s'écroule sous des coups redoublés : mais s'armant de la croix, signe du triomphe, Farkas ranime le courage de l'armée, et devient le bras vengeur que Dieu même soutient. L'aigle roumaine prend son essor au-delà de ces monts qui lui restent soumis, et rien ne borne plus son vol impérieux.

« Édifices pompeux qu'avaient élevés mes ancêtres, ô Tour d'où l'œil a vu tant de fois la victoire couronner leurs exploits, quelle éloquence ont pour moi vos antiques débris ! La mousse ver-

[1] Ancienne capitale de la Moldavie, alors que cette province comprenait, en dehors de ses limites actuelles, la Bukovine et la Bessarabie.

[2] Ancienne capitale de la Valachie, et résidence de Michel le Brave.

doyante, ce granit écroulé, l'arbuste qui gémit au souffle du vent, me parlent de gloire et de liberté. Ces sourds murmures qui bruissent à mon oreille, héros, ce sont vos noms que le passé murmure dans ces vieux édifices. »

Mais bientôt il vint une heure, — heure fatale, — où, épuisée par ses triomphes mêmes, affaiblie par ses dissensions intestines, divisée, morcelée, la Roumanie, pour se garantir contre les attaques du dehors, se plaça d'elle-même sous la suzeraineté de la Turquie, en réservant ses droits comme nation indépendante (1393). Mais les Turcs, alors la terreur de l'Europe, observèrent mal les capitulations. A une époque où le droit, encore mal défini, était partout étouffé sous la force, aucun État n'intervenant en sa faveur, la Roumanie se vit, par une suite continuelle d'empiètements, dépouillée de toutes ses garanties, et réduite peu à peu à l'état de pachalik turc.

Cependant elle était toujours gouvernée par ses princes indigènes. Au commencement du dix-huitième siècle, cette dernière garantie lui fut enlevée, et la Roumanie fut livrée en proie aux Phanariotes.

« La servitude, dit à ce sujet un Roumain, dont le nom se présente ici tout naturellement [1], est chose terrible; mais rien de plus terrible que l'a-

[1] M. J. Voïnesco, à qui nous devons une traduction des *Doïnas* d'Alexandri.

vilissement de la servitude sous les Phanariotes, race ignoble et bâtarde des Grecs, habitants du Phanar [1]. Non, l'Europe ne saurait se faire une idée d'une situation pareille à la nôtre sous le régime de ces nouveaux maîtres, esclaves eux-mêmes de la Turquie, vils, corrompus, rampants et voués à tous les mauvais instincts de la nature déchue. »

Aux maux de la servitude se joignent les calamités des guerres. Le dix-huitième siècle tout entier est rempli par la lutte entre la Turquie et la Russie, et les Principautés deviennent le champclos de cette lutte. De 1711 à 1812, dans l'espace d'un siècle, elles subissent treize invasions, cinq du côté de la Russie, cinq du côté de la Turquie, trois du côté de l'Autriche. En 1755, cette dernière puissance s'était fait céder la Bukovine. En 1812, la trahison d'un Grec, Morousi, livra aux Russes une autre portion du territoire moldave, la Bessarabie [2]. C'était cette même Bessarabie qui avait entendu jadis les plaintes d'Ovide, et maintenant que le Pruth coulait entre lui et son ancienne patrie, le Roumain, étranger chez les barbares dont il ne comprenait pas la langue, put s'écrier comme le poëte exilé :

[1] Le Phanar est un quartier de Stamboul, habité par les principales familles grecques, postérieurement à la conquête. (Voyez *Lettres sur la Turquie*, tom. II, pag. 59.)

[2] Traité de Bucarest, 1812.

Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis.

De ce jour, aussi, une sorte d'anathème s'attacha au fleuve fatal, et l'antipathie pour les Phanariotes s'accrut de la crainte qu'inspirait le voisinage de la Russie.

Il fait laid du côté du Pruth[1], dit un refrain populaire qui date de cette époque, et dans le même temps, le ressentiment national excité contre les Phanariotes substituait, dans la ballade de *Codréan,* au personnage traditionnel du Turc siégeant dans le divan princier, un Grec dont la vue arrache au héros cette imprécation :

Altesse princière,
N'écoute pas les Grecs ;
Car ils mangeront ta tête.
Le Grec est un serpent venimeux ;
Le Grec est un poison contagieux
Qui pénètre jusqu'aux os[2].

L'échauffourée d'Hypsilantis en 1821, le refus du chef de Pandours, Théodore Vladimiresco, de

[1] E slut
La Prut,

[2] Domnule, maria ta
Tu pe Greci nuĭ asculta
Că cĭ capul ţi-or manca
Grecu'ĭ fiară veninoasă
Grecuĭ boală lipicioasă
Ce patrunde pan la oase.
(Voir la ballade de *Codréan*, pag. 79.)

faire cause commune avec les Hétairistes, son alliance avec les Turcs, inaugurèrent pour les Principautés une ère et une politique nouvelles. L'ennemi n'était plus au-delà du Danube, il était au-delà du Pruth. C'est alors que la Turquie, victorieuse de l'insurrection, soit reconnaissance envers les Roumains, soit meilleure entente de ses intérêts, enleva aux Phanariotes le gouvernement des Principautés, et rappela les princes indigènes.

III.

Il faut bien reconnaître aux Grecs une aptitude et un goût naturels pour les études libérales. Vers le milieu du dix-septième siècle, un mouvement littéraire assez prononcé se manifesta dans les Principautés. Mais ce mouvement, secondé habilement par les princes Phanariotes et par quelques éminents professeurs venus la plupart du dehors, tels que Néophyte, surnommé *Capsocalybite*, Rhigas, Lambros Photiadis, Néophyte Doukas, Chrestàris de Janina, Benjamin de Mitylène, fondateur de l'école de Cydonie, était dirigé dans le sens exclusif de la nationalité hellénique, dont il préparait sourdement le réveil. La langue et la littérature grecques étaient seules enseignées dans les écoles et dans les maisons des boyards, et tandis que les nobles et les lettrés affectaient de

ressusciter le pur langage de Platon et de Démosthène, l'idiome national, considéré comme un patois, l'ancienne langue des soldats de Trajan n'était plus parlée que par le peuple des campagnes.

Ces mêmes boyards, tout fiers de leurs titres empruntés aux anciennes charges de la cour de Byzance (car il ne restait plus trace de la vieille gentilhommerie roumaine, si ce n'est peut-être dans le voisinage des Carpathes, où elle vivait confondue avec les paysans), avaient répudié l'ancien costume national; ils s'habillaient et vivaient *à la turque*, comme les Phanariotes.

Cependant les Phanariotes, malgré leurs efforts, n'avaient pu dénationaliser la Roumanie. Au commencement du siècle, une pléïade de jeunes écrivains entreprit de ressusciter la langue et la littérature roumaines, cette littérature qui avait brillé d'un vif éclat sous les règnes de Basile-le-Loup et de Constantin Doucas. Beldiman, Teutu, et surtout Jean Vacaresco, auteur de la gracieuse idylle *le Printemps de l'Amour* (*Primavera Amorilui*), le chef-d'œuvre de la poésie roumaine, à cette époque, brillaient à la tête de cette pléïade. Cependant, Vacaresco lui-même indique le but plutôt qu'il ne l'atteint. Il n'est novateur que par la langue. Disciple des Grecs, à l'époque où les Grecs eux-mêmes copiaient notre littérature, il subit à son insu cette double influence, et mêle involontairement, dans son style, au jargon mythologique

qui régnait en France à cette époque, une foule d'expressions et de tournures empruntées à la langue dominante. Il pindarise en roumain, à la façon de son compatriote Ronsard [1].

Quoi qu'il en soit, une grande vogue accueillit les débuts de la pléïade, et la génération qui précéda immédiatement la nôtre se passionna pour ces poëmes, écrits sur des feuilles volantes, que le souffle des ans a dispersées, et dont on retrouve à peine quelques fragments de loin en loin, dans la bouche des bohémiens *lautari.* C'était le sentiment national qui se réveillait dans les cœurs en

[1] Pierre Ronsard était originaire de la Roumanie, ainsi qu'il l'indique lui-même dans ces vers :

« Or, quant à mon ancêtre, il a tiré sa trace
« D'*où le glacé Danube est voisin de la Thrace.*
« *Plus bas que la Hongrie*, en une froide part,
« Est un seigneur nommé le marquis de Ronsard,
« Riche d'or et de gens, de villes et de terres.
« Un de ses fils puinés avait amour la guerre;
« Un camp d'autres puinés assembla, hasardeux,
« Et quittant son pays, fait capitaine d'eux,
« *Traverse la Hongrie* et la Basse-Allemagne,
« Traverse la Bourgogne et la grasse Champagne,
« Et hardi vint servir Philippe de Valois
« Qui pour lors avait guerre avecque les Anglois. »

Cet aïeul de notre poëte qui vint du Bas-Danube offrir ses services à Philippe de Valois, s'appelait Marucini comme son père, lequel joignait à son nom la qualité de *bano* (ban). — Lorsqu'il se fut fixé en France, il traduisit littéralement le nom et le titre paternels, et changea bano en marquis, et Marucini (*ronces* ou *roncière*) en Ronsard.

essayant de réagir contre le long asservissement où les Phanariotes l'avaient tenu ; peuple et lettrés se rencontraient dans une commune aversion contre les oppresseurs du pays, et tandis que quelque barde inconnu introduisait cette terrible variante dans la ballade de *Codréan*, un des poëtes de la pléïade, Mamuleni [1], leur jetait à la face cet éloquent anathème :

Que le monde pour eux soit un désert, un vide !
Que partout sous leurs pas des piéges soient tendus !
Et toujours dispersés, sans compagnon, sans guide,
Que tous mes maux leur soient rendus !
Qu'ils ne puissent jamais ni se voir, ni s'entendre !
Que pour vivre ils tendent la main,
Ou qu'ils soient réduits à se vendre
Pour une goutte d'eau, pour un morceau de pain !

La réforme de l'enseignement suivit celle de la poésie. En 1816, au moment même de la formation de l'Hétairie, un Roumain transylvain (la Transylvanie, malgré son incorporation à l'Autriche, avait conservé presque intact le dépôt de la langue et de la tradition), Georges Lazar, arriva à Bucarest, et ouvrit, dans les ruines du couvent de Saint-Sava, un cours public de mathématiques et de philosophie dans la langue nationale. Dans l'espace de six années, il parvint à former une vingtaine de disciples, qui se répandirent après sa mort [2] en Va-

[1] Mamuleni, *Les plaintes de la Roumanie* (traduit par M. Vaillant).
[2] Georges Lazar mourut en 1822.

lachie et en Moldavie où ils propagèrent et développèrent son système. Le plus illustre de ces disciples fut Héliade.

Héliade (Jean Radulesco) fut le Coray de la Roumanie.

Au quatorzième siècle, lorsque les papes tentèrent d'amener les Roumains à souscrire à l'édit d'union, ceux-ci répudièrent, en haine de l'orthodoxie latine, les caractères romains dont ils s'étaient servis jusqu'alors, et adoptèrent les lettres cyrilliennes, quoique incompatibles avec le génie de leur langue. Le slavon devint à la même époque la langue du gouvernement et celle de l'Église, et cette innovation, bien qu'elle ait peu duré, servit par la suite de point de départ à cette étrange allégation, mise en avant à plusieurs reprises par le cabinet de Saint-Pétersbourg, «que les Moldo-Valaques sont des Slaves. »

Au moment de l'expulsion des Phanariotes, la langue roumaine comptait environ un tiers de mots étrangers empruntés, par portions inégales, à l'ancien dace, au slavon, au turc, au grec et aux idiomes voisins. Héliade entreprit une révision sévère de ces mots, avec l'idée bien arrêtée de ramener la langue à l'étymologie et à la syntaxe latines. La nouveauté et la hardiesse de cette tentative, qui manqua le but en l'outrepassant, suscitèrent une ardente polémique, à laquelle s'associèrent tous les partisans avoués ou secrets de la

Russie. Cette lutte accrut la renommée d'Héliade, et prépara de loin le rôle politique qu'il joua plus tard en 1848.

Héliade fut un des plus ardents promoteurs de la société philharmonique, fondée en 1835 par le colonel Campineano, en vue de créer un théâtre national. Chef de l'ancienne opposition libérale, Campineano a eu le malheur de survivre à sa popularité. Il est le Lafayette de la Roumanie.

C'est encore à Héliade que l'on doit l'introduction de la presse périodique dans les Principautés. Le *Courrier roumain* (*Curier Rumanesti*), créé par lui pendant l'occupation russe de 1828, fut suivi quelques années après d'une seconde feuille, le *Courrier des deux sexes*, dans laquelle les caractères latins étaient, pour la première fois, substitués aux lettres cyrilliennes.

A la même époque, en Moldavie, Asaki suivait, bien qu'avec un talent et un succès moindres, la même ligne qu'Héliade en Valachie, et entreprenait la publication de plusieurs revues, scientifiques ou littéraires, les unes en français, les autres en roumain, tels que le *Glaneur moldo-valaque*, l'*Osiris*, etc.

Vers le milieu de 1841, quelque temps après l'avénement du hospodar Bibesco, que tous les patriotes saluèrent comme le commencement d'une ère nouvelle, le mouvement littéraire, inséparable désormais du mouvement politique, reçut

une vive impulsion par l'apparition de deux recueils, que la réputation et les tendances bien connues des fondateurs signalaient fortement à l'attention du public.

C'étaient à Bucarest, le *Magasin historique*, avec Nicolas Balcesco et Lauriano à la tête ; et à Jassi, le *Progrès*, qui avait pour principaux rédacteurs Jon Ghica, Michel Cogalniceano et Basile Alexandri.

Travailleur infatigable autant que dévoué patriote, Nicolas Balcesco se voua avec ardeur à la nouvelle tâche qu'il s'était imposée, la recherche et la divulgation des origines et des antiquités nationales, et, dans l'espace de trois ans, de 1841 à 1844, il enrichit le *Magasin* d'une série d'articles qui, en progageant le goût des études sérieuses, amenèrent peu à peu la nation à compter avec elle-même [1].

Le mouvement libéral de 1848 trouva Balcesco au premier rang des défenseurs de la liberté. Lorsque tant et de si belles espérances vinrent à être déçues, Balcesco, attristé, mais non découragé, revint à ses livres et reprit avec une ardeur fiévreuse son *Histoire des Roumains sous Michel le Brave*, dont il avait été distrait par la politique. Mais la mort qu'il sentait venir ne lui laissa pas le temps de ter-

[1] *La force armée des Principautés Roumaines* (traduit dans la *Revue de l'Orient* de 1846, t. x, pag. 81.) *Biographie des deux Cantacuzène, les Roumains et les Phanariotes, Biographie de Michel le Brave, Récit de la bataille de Kossova*, etc.

miner son œuvre, et le 28 novembre 1852 (il y avait quatre mois à peine que je l'avais laissé mourant à Constantinople), il s'éteignit lentement à Palerme[1].

J'ai nommé les principaux collaborateurs du *Progrès*, Jon Ghica, Cogalniceano et Basile Alexandri. Dans cette association de jeunes et hardis écrivains, le premier[2] représentait la po-

[1] Nous avons sous les yeux une courte et intéressante notice sur Nicolas Balcesco, pieux monument élevé à sa mémoire par la main d'un ami (M. Voïnesco). Le lecteur nous saura gré de transcrire ici l'adieu touchant qui termine cette esquisse :

« Aujourd'hui, l'Italie l'a reçu dans les entrailles de son sol sacré. Que ses cendres y reposent en paix! Que sa famille se console, car assurément son âme est à la droite du Seigneur et jouit de la béatitude que le Maître des Cieux réserve au juste, à l'homme de bien, au martyr de la liberté. De notre part, ô notre frère, reçois pour adieu, en même temps que les paroles de la religion *De profundis*, les vers touchants que nous empruntons au poëte roumain comme la vive expression de nos éternels regrets : »

« O quitte ce monde, quitte-le sans plainte, âme douce et se-
« reine, car nous dirons à ta patrie combien tu l'as pleurée sur
« la plage étrangère ; et tant que nous serons portés en ce monde
« sur les flots de la vie et les vents du destin, nous ne cesserons
« de murmurer avec tristesse son nom chéri comme un adieu à
« ta tombe. »

[2] M. Michel Cogalniceano est auteur d'une *Histoire de la Valachie* (en français) publiée à Berlin, en 1837, et qui fait autorité. Ses savantes recherches sur les Bohémiens, son recueil des chroniques moldaves, les nombreux fragments insérés dans la *Dacie littéraire*, qui précéda le *Progrès* de quelques années, et qui fut suspendue sur la plainte du consulat russe, placent M. Cogalniceano au premier rang des historiens de la Roumanie. Citons encore, au nombre des collaborateurs du *Progrès*, MM. Denici, le Lafontaine moldave ; Negri, qui rehausse un beau talent par

litique, Cogalniceano l'histoire, Alexandri, le plus jeune des trois, la poésie.

Basile Alexandri appartient à la nouvelle école littéraire de la Roumanie, à celle qui s'est intitulée elle-même *romantique*, parce qu'elle répudie les modèles grecs et l'attirail mythologique en vogue chez ses devanciers pour s'inspirer exclusivement des grands poëtes modernes de l'Occident, Byron, Lamartine, Victor Hugo. En général, elle traduit ou elle imite plutôt qu'elle n'invente ; mais là où elle se laisse aller à ses propres inspirations, elle ne manque ni d'originalité, ni de verve, témoin Bolintineano, Alexandresco, Constantin Rosetti et Basile Alexandri, notre auteur.

Les premiers essais d'Alexandri remontent à l'année 1841. Néanmoins, il aime à faire dater son début d'une époque plus récente, de cette année 1844, dont le commencement vit s'accomplir un grand acte de justice et de régénération sociale ; nous voulons parler du vote de l'Assemblée nationale qui décrétait l'affranchissement des Cigains ou Bohémiens (31 janvier). Alexandri, alors âgé de vingt-cinq ans, prit la plume et célébra par les vers suivants ce jour dans lequel il se plaisait à voir

un beau caractère; Négruzzi, à la fois poëte et prosateur, auteur de nouvelles historiques et humoristiques très-goûtées en Moldavie, tels que *Alexandre Lapucheneano*, le *Postelmik Q ambolici*, la *Course des chevaux en Bessarabie.*

l'aurore de la régénération de sa patrie tout entière :

LE 31 JANVIER 1844

« Je te salue, ô jour heureux! jour sacré de liberté, dont les rayons vivifiants pénètrent l'âme roumaine. Je te salue, ô jour de gloire pour ma patrie bien-aimée, toi qui montres à nos yeux l'humanité affranchie.

« Bien des siècles de douleur ont passé comme une longue tempête en pliant le front d'un peuple condamné au malheur; mais le Roumain brise aujourd'hui, de sa main puissante, la chaîne de l'esclavage, et le Cigain, libre enfin, se réveille au sein du bonheur.

« Le soleil de ce jour-là est plus resplendissant, le monde est plus joyeux en ce jour ; en ce jour mon cœur grandit dans ma poitrine; ma vie est plus belle que jamais aujourd'hui, car je vois la Moldavie se réveiller à la voix de la liberté, et je la sens s'attendrir à la voix de l'humanité.

« Gloire et grandeur à toi pour l'éternité, ô ma noble patrie! toi qui viens de sanctifier le droit et la justice! Ton bras, en brisant le joug des Cigains, a jeté dans l'avenir les bases de ta propre liberté! »

Mais le vote de l'Assemblée n'émancipait que les Cigains de l'État, ceux des boyards et des monastères continuèrent à demeurer dans l'esclavage. L'âme généreuse d'Alexandri regrettait que la mesure n'eût pas été générale, et que le gouvernement n'eût pas fait une loi de son exemple. Aussi, tout dernièrement, lorsqu'une perte cruelle, en le frappant dans ses plus chères affections de famille, lui

laissa la libre disposition de sa fortune, il quitta Paris sur-le-champ et retourna en Moldavie pour affranchir, comme avaient fait Campineano et les Golesco, en Valachie, les Cigains de ses domaines.

La renommée littéraire d'Alexandri grandit rapidement : cependant, quoique la Moldavie le comptât depuis longtemps au nombre de ses meilleurs écrivains, aucune de ses poésies n'avait encore été imprimée ailleurs que dans le *Progrès* et les autres recueils de ce genre. Ce n'est qu'en 1853, à Paris, que, cédant à l'insistance de ses amis, il rassembla ces fragments épars dans un volume qui parut sous le nom de *Doïne, si lacrimiore, si souvenire* (Doïnas, Elégies et Souvenirs). Un de ses compatriotes, littérateur distingué, M. Voïnesco, traduisit en français la première partie du recueil d'Alexandri, *les Doïnas* (1852) [1].

Peut-être, en rendant compte nous-même de l'œuvre d'un poëte, notre ami, encourrons-nous le soupçon de partialité. C'est pour cela que nous préférons y renvoyer le lecteur, après en avoir détaché un court fragment, qui pourra donner une idée de sa manière. C'est une allégorie où la Roumanie est personnifiée sous les traits d'un petit oiseau qui n'ose quitter le bord de son nid parce

[1] Depuis, une nouvelle édition est devenue nécessaire et a paru tout récemment, avec des additions considérables, à la librairie de Cherbuliez, 10 rue de la Monnaie.



qu'il voit monter à l'horizon l'ombre d'un vautour (*la Russie*) dont la serre cruelle le menace :

LE PETIT OISEAU

« Petit oiseau blanc, pourquoi restes-tu solitaire auprès de ton nid ? Le ciel n'est-il pas pur ? L'eau de la source ne coule-t-elle pas limpide ?

« Pourquoi pleurer amèrement ? Vois comme tes frères sont gais, comme ils voltigent et chantent joyeusement à l'ombre des bois !

« Quelle douleur, dis-moi, quel regret tourmente ton pauvre cœur, pour que tu restes ainsi solitaire et que tu ne puisses plus chanter, cher petit oiseau ?

« — L'eau est limpide, ô mon frère, la feuille frémit doucement dans le bois fleuri ; mais, hélas ! mon nid s'écroule, car depuis longtemps il est rongé par un serpent affreux.

« Frère, un immense vautour monte à l'horizon ; il fixe ses yeux, il allonge sa serre vers mon petit nid. »

« Les poésies de M. Alexandri, dit un critique dont nous aimons à reproduire ici le témoignage, gardent profondément marquée l'empreinte du caractère local ; elles exhalent ce parfum des montagnes et des vallées natales, qui ne se peut ni contrefaire ni emprunter. Le poëte a puisé aux sources saintes et intarissables, la nature et la patrie : il aime ardemment son pays, il en sait toutes les traditions, il a la fierté des ancêtres, et semble avoir vécu avec eux de la vie libre et sauvage. Il a fréquenté aussi les fées des vieux châteaux, les sorcières des ruines, les sylphes des forêts ; il parle

le langage des fleurs, du vent et des ruisseaux; il s'arrête à la porte des chaumières, cause et rit aux belles filles, raconte des histoires d'amour, histoires presque toujours trempées de larmes. Ces doïnas, ces morceaux si courts et si pleins, ont toute la fraîcheur et toute l'énergie de la poésie d'un peuple qui renaît [1]. »

C'est que M. Alexandri n'a pas seulement été poëte pour son propre compte : la Roumanie lui doit encore le recueil à peu près complet de ses ballades et de ses poésies nationales. Lorsqu'il se voua à la pieuse tâche de rassembler ces lambeaux dispersés de la poésie et de la langue des aïeux, M. Alexandri fut doublement bien inspiré : car, en même temps qu'il restituait à la Roumanie ses titres littéraires sur le point d'être perdus, la fréquentation assidue de ces sources pures et fécondes retrempa à la fois sa pensée et son style, et la patrie lui rendit ainsi ce qu'elle avait reçu de lui.

IV

L'idiome roumain, même au temps des Phanariotes, ne s'était jamais perdu dans les campagnes. Tandis que les boyards et les lettrés vivaient

[1] A. Grün, *Revue de l'Orient*, avril 1854.

sous l'influence des idées et de la littérature grecques, le peuple, ignorant, mais fier, continuait à parler le latin rustique des soldats de Trajan. Tout au plus quelques mots slaves s'y étaient-ils glissés à la dérobée. C'est dans cette langue qu'il chantait ses souffrances et les hauts faits de ses ancêtres. Les Cigains, les rhapsodes de la Roumanie, allaient d'un endroit à l'autre récitant ou chantant ces poëmes, dont les auteurs sont restés inconnus, qu'aucune main ne s'est jamais occupée de transcrire et qui se sont transmis de bouche en bouche, d'une génération à l'autre, à travers les siècles.

Mais tout s'efface ou s'altère, même ce qui tient de plus près à l'âme et à la vie d'une nation. Alexandri était trop poëte pour n'avoir pas été frappé de la beauté de cette poésie primitive dont les accents l'avaient, pour ainsi dire, bercé; il avait trop l'amour de son pays pour ne pas désirer que ces chants, qui retraçaient sa gloire et sa souffrance passées, fussent recueillis avant que le temps les eût complètement dispersés ou défigurés. Cette recherche l'occupa durant plusieurs années. Tandis que Nicolas Balcesco visitait les monastères des Carpathes, cherchant, pour me servir de ses propres paroles, « sous leurs ruines les traces de la grandeur des ancêtres, » Alexandri parcourait à pied les montagnes et les plaines de la Roumanie, recueillant çà et là les traditions et les

légendes. Époque charmante dont le souvenir lui plaît encore! Que de fois il m'a raconté les épisodes de ses poétiques excursions, ses haltes dans les ruines qui avaient abrité autrefois quelque brigand fameux, ses conversations avec les anciens des villages, les chansons recueillies en passant de la bouche des jeunes filles, la *mamaliga* [1] goûtée dans la cabane des paysans, et le soir (car de tels contrastes ne sont point rares dans ces contrées où l'on trouve tous les raffinements de la civilisation à côté des aspérités de la vie sauvage), l'arrivée dans quelque château où règnent le comfort, l'élégance, les usages, et jusqu'à la langue de Paris [2]. Il avait rapporté de ces courses à travers champs un plus grand amour pour sa terre natale si belle, si poétique, et un plus grand respect pour ce peuple si opprimé et si bon.

Les poésies populaires, recueillies par Alexandri, se classent d'elles-mêmes en trois genres :

1° Les ballades (*cantice batrinesti*).

2° Les doïnas (*doïne*).

3° Les horas (*hore*).

Les ballades sont de petits poëmes qui célèbrent les hauts faits des princes et des héros po-

[1] Bouillie faite de farine de maïs et d'eau, qui compose le fond de la nourriture du paysan roumain.

[2] Ce contraste a été indiqué fort ingénieusement par M. Alexandri lui-même dans une petite nouvelle (*le Lac Blanc*), qu'il a publiée l'année dernière dans l'*Illustration*.

pulaires de la Roumanie. Les paysans des Carpathes, qui sont les vrais bardes roumains, chantent ces ballades sur un air lent et plaintif, avec un mouvement musical tout à fait irrégulier, en traînant les notes du chant et en pressant les notes d'agrément. L'expression de mélancolie vague dont ces airs sont empreints est tel qu'on ne les oublie pas une fois qu'on les a entendus.

Châteaubriand remarque que partout le chant naturel de l'homme est triste, alors même qu'il exprime la joie. Ce caractère s'observe surtout dans les pays de plaines. Le chant de la montagne est plus vif, plus varié ; l'homme se sent moins isolé, parce que son horizon est plus borné, et que l'espace dans lequel il se meut est plus circonscrit. Le chant de la plaine est plus grave et plus solennel dans sa monotonie ; ces horizons indéfinis, sans limites, portent à l'âme une impression de tristesse vague comme celle que produit la contemplation de la mer. N'est-ce point en effet la mer, moins ses agitations et ses tempêtes ?

Nous avons déjà parlé des *doïnas* à propos des poésies originales publiées par Alexandri. Ce sont de petites pièces de vers qui tiennent de la chanson des trouvères quand elle est tendre, et du *lieder* des Allemands. Le poëte lui-même nous y montre des chants d'amour, d'indépendance et de nationalité. La doïna est inspirée par le *doru,* ce sentiment indéfinissable qui tient en même temps du regret,

de l'espoir, de la douleur et de l'amour, et qui, dit-on, fait mourir celui qui en est atteint. Souvent le voyageur, à l'entrée des Carpathes, entend de loin une flûte, qui joue lentement un de ces airs de complainte dont une seule voix de femme rend la mélodie; dominé par un charme inconnu, il s'arrête, et prête machinalement l'oreille pour mieux écouter ces soupirs de la montagne.

Le Roumain est naturellement poëte, — poëte par le sentiment et par l'expression. Soit que le doru l'agite, soit que l'enthousiasme s'éveille en lui au souvenir de la gloire de ses aïeux, il chante, et l'inspiration déborde de ses lèvres, comme d'une source intarissable. La langue même dans laquelle il s'exprime est marquée au coin de cette poésie naturelle. Elle abonde en comparaisons pittoresques, en images gracieuses et terribles. C'est ainsi qu'il appelle l'argent *l'œil du diable*, la mort *la fiancée du monde* [1]; il donne à la terre, comme les anciens Romains, le nom de *mère, mater;* il compare la bonté à la maternité, *bon comme le sein d'une mère* (*bun ca sinul mameii*); un homme en colère, au Danube, *il devient Danube* (*se face Dunere*); il dit d'un homme supérieur qu'*il porte une étoile au front* (*cu stea in frunte*); d'une belle femme qu'elle est *un fragment de soleil*(*rupta din sore*).

[1] La mort règne en souveraine sur l'univers, et tout homme en entrant dans la vie lui est fiancé.

Les *horas* (prononcez *choras*, en aspirant fortement l'*h*) sont des poésies légères qui ont emprunté leur nom de la danse qui les accompagne.

Il y a deux danses nationales en Roumanie, la *hora* et la *danse des calusari*. La première rappelle exactement le chorus romain tel qu'on le voit figuré sur les bas-reliefs antiques. Les danseurs, hommes et femmes, se prennent par la main et forment un cercle au centre duquel se tiennent les musiciens, *lautari;* puis ils tournent en rond, en se balançant les bras, et pliant un pied, tandis que l'autre pied fait un pas, soit en avant, soit en arrière, et se rapprochent tour à tour et s'éloignent du centre de manière à rétrécir ou à élargir le cercle. Pendant ces évolutions, dont la lenteur et l'uniformité donnent à la hora un caractère d'indolence et de laisser-aller tout à fait en harmonie avec le génie mélancolique du peuple roumain, un des *lautari* chante en s'accompagnant; ce sont ces chants qui portent également le nom de *horas.*

La danse des *calusari* est, selon toute apparence, l'ancienne danse des prêtres Saliens. A certaines époques de l'année, et particulièrement pendant la semaine de la Pentecôte, les paysans se rassemblent aux sons du violon, de la flûte et de la cornemuse, et, les mains armées de massues, de lances, de boucliers qu'ils choquent avec un grand fracas, forment une mêlée qui parait empruntée aux rites d'un culte oublié. D'autres voient dans

ces simulacres guerriers un souvenir de l'enlèvement des Sabines.

Il existe une autre espèce d'airs et de chansons populaires, mais d'un caractère tout à fait religieux : on les appelle *kolinde.* La veille de Noël et du nouvel an, des troupes d'enfants parcourent les villes et les villages, et s'arrêtent devant les fenêtres des maisons pour chanter divers cantiques, consacrés par un usage immémorial, tels que *les Fleurs merveilleuses* (*Florile dalbe*), *la Charrue* (*Plugul*), etc. Ce sont les noëls de notre moyen âge.

Des trois séries de chants populaires que le zèle pieux de M. Alexandri a sauvés de l'oubli, la première seule, les Ballades, a pu être mise en ordre et publiée jusqu'à présent. Ce sont ces mêmes ballades qu'il entreprend aujourd'hui de faire connaître à notre pays, après les avoir transcrites lui-même de leur idiome natal dans cette belle langue française que les enfants de la Roumanie apprennent à parler dès le berceau.

V

Je ne m'étendrai pas sur le mérite littéraire de ce recueil. C'est au lecteur à en juger. Pour moi, quoique j'aie rencontré rarement quelque chose

d'aussi dramatique que la ballade de *Brancovane* et celle de *Manoli*, de plûs touchant que *Miorita*, de plus gracieux que *le Coucou et la Tourterelle*, j'avouerai que je suis moins sensible encore au charme naturel de cette poésie, si naïve et si pathétique, qu'au plaisir de retrouver dans ces chants, qui ne portent point de noms d'auteurs, parce qu'ils sont l'œuvre de tous, l'expression la plus directe et la plus sincère du génie du peuple roumain. Ce point de vue frappa sans doute aussi M. Alexandri, et l'encouragea dans ses recherches. Ce n'était pas assez de rappeler la gloire passée de son pays; on avait tant répété que les Roumains étaient des Slaves, qu'il était bien aise de prouver à son tour, par la similitude des mœurs, des coutumes, des superstitions locales, qui, plus que tout le reste, gardent l'empreinte primitive, les origines et la descendance légitime de ses compatriotes. Justifier ainsi le passé de la Roumanie en réfutant un mensonge intéressé, c'était en éclairer, peut-être en préparer l'avenir.

Les Roumains, des Slaves! quand tout chez eux, tout ce qui sert à caractériser un peuple, les mœurs comme le costume, les usages comme la langue, la physionomie, la religion même, malgré les changements apportés par le christianisme, fait souvenir de l'ancienne Rome! Est-ce des Slaves qu'ils ont emprunté ce goût des exercices corporels et ces simulacres de combats qui rappellent les luttes

des gladiateurs [1], cet usage des sobriquets qui s'ajoutent et se substituent même aux noms de famille [2], l'obole qu'ils placent dans la main du mort, au moment où ils le déposent dans la bière [3], les pleureuses qui l'accompagnent jusqu'à sa dernière demeure en mêlant à leurs sanglots l'éloge de ses vertus ou de ses belles actions, l'habitude qui s'est conservée dans les campagnes lorsqu'on puise de l'eau à une fontaine de répandre à terre une petite portion du liquide, en soufflant à la surface, comme une libation en l'honneur de la nymphe de la source [4]? Sans doute le sens de ces traditions mythologiques s'est entièrement perdu parmi le peuple; ce qu'il fait, il ignore pourquoi il le fait et depuis quand il le fait; il sait seulement que ces usages étaient ceux de ses pères.

Quand vous parcourez ces ballades, vous vous trouvez en pleine mythologie. Le soleil vous apparaît encore, comme au temps d'Ovide, sous les traits

[1] Il y a encore aujourd'hui, *la lutte des braves*, celle *des bergers*, etc. Voyez, entre autres, la ballade de *Mihou*, pag. 169.

[2] Ainsi la tradition a conservé les noms des brigands *Boujor* (Pivoine), *Tunsul* (le Tondu), *Groza* (la Terreur), de même que l'histoire nous a transmis ceux de *Locusta voda* (le prince Sauterelle), *Tzepek voda* (le prince Empaleur), etc.

[3] Quelquefois la pièce de monnaie (c'est ordinairement un *para*, ou environ deux deniers de notre monnaie) est collée au cierge que l'on place sur la poitrine du mort pour être enterré avec lui.

[4] Voyez la ballade de *Neluca*, pag. 41.

d'un jeune homme, avec des tresses d'or, porté sur un char que traînent neuf coursiers ardents [1]. Pan n'a pas cessé de courir dans les forêts à la poursuite des jeunes filles [2]. Vous reconnaissez de même la plupart des dieux de la fable, canonisés, ou féminisés par le christianisme ; sainte Joé (Jupiter), sainte Mercuri (Mercure), sainte Vénus, etc. Si les Naïades ont fui du sol de la Roumanie, la poésie populaire se plaît encore à personnifier, selon le mode antique, les sources renommées soit par la beauté, soit par la vertu de leurs eaux. Ainsi la source minérale de Méhadia, dans le banat de Témesvar, est représentée sous la figure d'une jeune fille, blanche, douce, attrayante cachée dans l'ombre d'un rocher [3].

Une foule d'êtres fantastiques, qui rappellent les dragons et les monstres familiers de la Fable, peuplent les légendes et les ballades. Tels sont les *Balauri*, doués par l'imagination populaire de proportions telles, que lorsqu'ils ouvrent leur gueule pour avaler leur proie, une de leurs mâchoires touche au ciel, pendant que l'autre s'appuie sur la terre. Les Balauri sont en lutte perpétuelle

[1] Ballade du *Soleil et de la Lune*, pag. 51.

[2] Ballade du *Paon des Forêts*, pag. 73.

[3] Voyez la ballade d'*Hercule*, pag. 9. — Les bains de Méhadia, ou Bains d'Hercule, jouissaient d'une grande réputation parmi les colons de Trajan. M. de Saint-Marc Girardin en parle dans ses *Souvenirs de Voyages*.

avec de poétiques aventuriers, les personnages favoris de la muse populaire qui leur prête toutes les qualités des héros, et les caresse avec amour du nom de *Fæt-Frumosi* (les Beaux-Enfants). Naturellement la lutte finit toujours au désavantage des premiers qui, vaincus et coupés en mille morceaux par leurs adversaires, sont doués d'une telle force vitale que «leurs tronçons remuent sans cesse et cherchent à se rejoindre tant que le soleil n'a pas disparu [1]. »

Les *Zméi* sont une autre espèce de monstres, d'une force et d'une grandeur surnaturelles, et munis d'ailes immenses. Ils habitent au centre de la terre, ou bien au sein des forêts vierges et impénétrables, où ils cachent leurs trésors, ainsi que les filles de sang royal, qu'ils ont enlevées [2].

Mais à côté de ces dragons, de ces monstres ailés qui donnent lieu à d'effrayants récits, il y a le serpent familier, *serpi de casa* [3], l'hôte du foyer, que le paysan roumain, par l'effet d'une tradition dont il ne se rend pas compte, entoure d'un respect

[1] Voyez ballade III[e], page 15.

[2] Voyez ballade V[e], page 24.

[3] Suivant une autre croyance répandue dans toutes les Provinces Danubiennes, et qui remonterait jusqu'au temps d'Hésiode, les pierres précieuses seraient formées de la bave des serpents, en sorte que les nids de ces reptiles contiendraient des richesses incalculables.

quasi-idolâtre. Il voit à la fois en lui un hôte sacré et comme la divinité protectrice de son toit, il l'admet l'hiver près de la cendre de son foyer, et l'abreuve de lait, matin et soir.

Ajoutons, comme une preuve de cette hospitalité, dont l'usage lui a été transmis par ses ancêtres, que tout ce qui s'est abrité sous son toit, devient par là même inviolable, l'homme comme le serpent, la cigogne comme l'hirondelle.

Il a hérité de même de leurs superstitions, relativement à l'influence des jours, à celle des astres, aux bons et aux mauvais présages. Il croit que la destinée de chaque homme est liée par une chaîne mystérieuse et invisible à celle d'une étoile qui reflète et indique du sein du firmament les phases et les accidents de sa vie terrestre. Ainsi, lorsqu'un Roumain est menacé de quelque malheur, son étoile se voile, *se intuneca*, et elle tombe dans l'espace au moment où il expire. D'autres astres, couleur de feu, lorsqu'une grande catastrophe est sur le point de fondre sur un peuple, apparaissent dans le ciel comme un signe précurseur et fatal.

Il croit de même à cette fatalité du crime qui a inspiré les anciennes légendes d'Oreste et d'Œdipe. « Le crime, dit un vieux dicton populaire, cherche toujours le criminel. »

Suivant lui, les nations ont leurs destinées, comme

les individus : c'est ainsi qu'il a subi sans se plaindre les rudes épreuves qui l'ont assailli. Une autre pensée plus consolante le soutient; il a foi dans la durée de sa race. « Le Romain, dit-il, ne saurait périr (*Romanu nu pere*). »

Il est un autre préjugé, également puissant, également indestructible, que vous verrez régner d'un bout à l'autre des Principautés et dont les ballades portent un constant témoignage. Le Roumain croit que toutes les calamités, tous les fléaux dont il est la proie, le choléra, la famine, les épidémies, les sauterelles, lui viennent d'au-delà du Pruth; et dans son effroi superstitieux il attribue à l'apparition des Russes sur ses bords, les mêmes présages sinistres que témoignait à Rome la venue d'une comète [1]. Aussi le Pruth est-il pour lui la rivière maudite, le Cocyte aux eaux noires, qui sépare le rivage infernal du *paradis de la Roumanie*, comme il appelle sa terre natale. Prêtez l'oreille à ce *Chant du Pruth*, que répètent tous les échos de la Roumanie et dites si jamais plus élo-

[1] Je m'étonnais devant un Roumain de la rigueur de la saison (1849) : « Ne vois-tu pas, me dit-il, que les Russes nous ont apporté leur hiver? » Par une coïncidence singulière, on remarque, en effet, que chacune des invasions moscovites dans les Principautés a été suivie, non-seulement de la peste, de la famine, ce qui serait une conséquence naturelle, mais de catastrophes purement accidentelles, comme l'épizootie, l'inondation, etc.

quent anathème a exprimé l'antipathie d'une race pour une autre race :

LE CHANT DU PRUTH [1]

Pruth! rivière maudite!
Puisses-tu devenir large
Comme le déluge aux eaux troubles!
Que le rivage ne puisse voir le rivage,
Ni la voix entendre la voix,
Ni les yeux rencontrer les yeux,
A travers ta vaste étendue!
Quand les sauterelles passeront,
Qu'elles se noient dès l'autre bord ;
Quand les choléras passeront,
Qu'ils se noient au milieu de ton cours;
Quand les ennemis du pays passeront,
Qu'ils se noient près de notre rive!
Et toi, Pruth, fier de tes eaux,
Puisses-tu les porter, les porter encore,
Jusqu'au Danube, jusqu'à la mer,
Et jusqu'à l'entrée des enfers!

Il ne se doute pas, l'ignorant Roumain, et la savante Europe ne le sait guère plus que lui, qu'au-

[1] CANTICUL PRUTULUI.

Prutule! riŭ blastemat,
Fecete-aĭ adinc şi lat
Ca potopul tulburat.
Mal cu mal nu se zarească,
Glas cu glas nu se lovească,
Ochi cu ochi nu se ajungă
Pe intinderea ta lungă.

delà du rivage maudit, il a des frères par le sang; que la Roumanie ne finit pas aux montagnes qui bornent sa vue ; qu'au-delà de ces montagnes et jusqu'au cœur de la Hongrie, au-delà du faible ruisseau [1] qui le sépare de la Bucovine, comme au-delà du Danube et jusqu'aux limites de la Macédoine, au-delà du Pruth et jusqu'au Dniester, les monts et les vallées, les plaines et les rivages, nourrissent des hommes dont la race est la sienne, dont la langue, la religion, les mœurs sont les siennes, et qui, comme lui, quel que soit le maître du sol qu'ils foulent, répondent au passant qui les interroge : *Sunt Rôman*, je suis Roumain.

Il est ainsi huit millions et plus de Roumains, jetés d'un seul bloc dans la Moldo-Valachie, la Hongrie, la Bessarabie et les contrées adjacentes, sans parler des colonies disséminées par groupes par delà le Danube et le Dniester, — huit millions

Cand lacustele vor trece
La ist mal se se înece!
Holerile cand or trece
Pe la mijloc se se' nece!
Duşmanil ţeril de-or trece
La cel mal se se înece,
Ear tu'n valurile tale
Se' I tot ducI, se' I ducI la vale
Pan' in Dunere şi' n mare
Pan' la Jaduluï hotare.

[1] La Molnitza.

de Roumains dont les ancêtres, placés en sentinelles, à l'entrée du monde barbare, soutinrent pendant un siècle et demi, sans en être ébranlés, le choc de l'invasion, et servirent de rempart à l'empire romain.

Qui empêcherait de renouveler de nos jours cette politique, en préparant les Principautés Danubiennes pour le rôle que remplit la Dacie après Trajan? Les circonstances sont demeurées les mêmes; il n'y a de changé que les noms et les temps. Quelle résistance n'opposerait pas aux envahissements du slavisme une masse compacte composée de huit millions d'individus, d'origine latine, si les autres nations de l'Occident reconnaissaient hautement la communauté de race et d'intérêts qui lient leur destinée à la sienne? Quel gage de stabilité pour le maintien de l'équilibre en Europe, que cette Roumanie, si généreusement douée par la Providence, si, pour emprunter l'image poétique de son peuple, « les divers rameaux du chêne, éparpillés autour de son vieux tronc, reprenaient leur place primitive, pour reconstituer l'arbre majestueux, le noble roi des forêts! »

A. UBICINI.

LA PETITE BREBIS

1



I

LA PETITE BREBIS

(MIORITA) *

Sur le penchant de la montagne, belle comme l'entrée du paradis, voici cheminer et descendre vers la vallée trois troupeaux d'agneaux, conduits par trois jeunes pâtres; l'un est un habitant des plaines de la Moldava, l'autre est Hongrais [1], le troisième est un montagnard de Vrantcha [2].

Le Hongrais et le Vrantchien tiennent conseil et résolvent de tuer leur compagnon au coucher du soleil, parce qu'il est le plus riche, qu'il possède un plus grand

(*) Voir les notes à la fin du volume.

nombre de brebis aux belles cornes, et des chevaux mieux domptés, et des chiens plus vigoureux.

Cependant depuis trois jours, certaine petite brebis, à la laine blonde et soyeuse, ne goûte plus à l'herbe de la prairie et sa voix ne cesse de gémir.

« Gentille brebis, gentille et rondelette, pourquoi, depuis trois jours, gémis-tu de la sorte? L'herbe de la prairie te déplairait-elle, ou bien serais-tu malade, chère petite brebis?

— Oh! mon berger bien-aimé, conduis ton troupeau au fond de ce massif; il s'y trouve de l'herbe pour nous et pour toi de l'ombre. Maître, cher maître, appelle près de toi, sans tarder, le plus brave et le plus vigoureux de tes chiens; car le Hongrais et le montagnard ont résolu de te tuer au coucher du soleil.

— Petite brebis de Birsa [3]! si tu es prophétesse, et s'il est écrit que je dois mourir au sein de ces pâturages, tu diras au Hongrais, ainsi qu'au montagnard, de m'enterrer près d'ici, dans l'enclos du bercail, afin que je sois toujours avec vous, mes chères brebis; ou bien derrière la bergerie, afin que je puisse toujours entendre la voix de mes chiens.

« Tu leur diras cela; ensuite tu placeras au chevet de ma tombe une petite flûte de hêtre aux accents d'amour, une petite flûte en os aux sons harmonieux, une petite flûte de sureau aux notes passionnées; et quand le vent soufflera à travers leurs tuyaux, il en tirera des sons plaintifs, et soudain mes brebis se rassembleront autour de ma tombe et me pleureront avec des larmes de sang.

« Mais garde-toi de leur parler du meurtre... dis-leur seulement que j'ai épousé une belle reine, la fian-

cée du monde (*); dis-leur encore qu'au moment de notre union une étoile a filé; que le soleil avec la lune ont tenu la couronne sur ma tête [4]; que j'ai eu pour témoins les pins et les platanes des forêts, pour prêtres les hautes montagnes, pour orchestre les oiseaux, des milliers d'oiseaux, et pour flambeaux les étoiles du firmament. [5]

« Mais si tu apercevais jamais, si tu rencontrais une pauvre vieille mère à la ceinture de laine, versant des larmes et courant à travers champs et demandant et disant à tous :

« Qui de vous a connu, qui a vu un jeune et beau berger dont la taille svelte passerait par une bague? il a le visage blanc comme l'écume du lait; sa moustache est pareille à l'épi des blés; ses cheveux sont comme la plume du corbeau et ses yeux comme la mûre des champs... » [6]

« Alors, ma petite brebis, prends pitié de sa douleur et dis-lui simplement que j'ai épousé la fille d'un roi dans une contrée belle comme l'entrée du paradis.

« Mais garde-toi bien de dire qu'à ma noce une étoile a filé; que j'ai eu pour témoins les pins et les platanes des forêts, pour prêtres les hautes montagnes, pour orchestre des milliers d'oiseaux, et pour flambeaux les étoiles du firmament.... [7]

(*) C'est-à-dire *la Mort*. Voyez l'Introduction.



HERCULE

II

HERCULE

(ERCULEAN[8])

Trois jeunes filles, trois sœurs, sont allées cueillir des fleurs au lever de l'aurore : la sœur aînée a suivi le cours de la Tcherna [9]; la sœur puînée est entrée dans le jardin du rivage, et la cadette, la plus sauvage des trois, est remontée le long de la rivière. [10]

Bien des braves, épris d'amour, ont suivi leurs traces en chantant gaiement et sont revenus en versant des larmes ; mais voici qu'un jeune et beau capitaine du nom d'Hercule apparaît sur la rive ; il s'arrête et parle ainsi à la Tcherna :

« Limpide Tcherna ! suspends ta course et parle-

moi des trois sœurs qui sont allées cueillir des fleurs au lever de l'aurore.

— La sœur aînée s'est dirigée vers une plage enchanteresse, le long du Danube, du côté de la mer ; la sœur puinée a quitté le jardin et s'est égarée au sein des forêts antiques, par delà neuf grandes montagnes ; la sœur cadette, la plus sauvage des trois , gémit et pleure là-bas sous ce rocher, cachée dans une ombre profonde. »

Hercule, le brave capitaine, lance son cheval. Un bond... le rivage en retentit, et les voilà près de la roche qui pleure.

« Sors du rocher, jeune fille ! apparais à ma vue.

— Hélas ! comment sortir du rocher quand je suis toute nue ; je redoute le soleil ; je crains d'être absorbée par ses rayons.

— Sois sans crainte, jeune fille sauvage ; je te prendrai dans mes bras pour ranimer mes forces et te défendrai des caresses du vent et des baisers ardents du soleil.

— Oh ! mon brave bien-aimé ; si je te suis chère et si tu veux faire de moi ta compagne, arrache-moi à l'ombre épaisse de ce rocher et je paraîtrai à la lumière du soleil, le cœur plein d'amour. »

Hercule, le brave capitaine, frappe du pied le rocher et soudain il en voit surgir une jeune fille entièrement nue ; elle était blanche, elle était belle, elle

était douce et attrayante, ses cheveux dorés ondoyaient sur ses épaules...

Hercule prend l'enfant dans ses bras, la presse sur son cœur et à son contact il renaît à l'existence; puis il la berce doucement et lui fait un lit de fleurs odorantes, un nid caché dans l'ombre, à l'abri du soleil.



LE DRAGON



III

LE DRAGON

(BALAURUL)

Au milieu de la route, près du puits de la Colombe, j'aperçus une fleur des champs ; mais ce n'était pas une fleur des champs, c'était l'œil d'un serpent, d'un grand serpent aux écailles vertes.

Frère! puisses-tu ni le voir jamais ni jamais en rêver!

Ce dragon avait avalé à moitié un corps humain couvert d'armures, le corps d'un jeune brave qui criait avec désespoir :

« A moi, frère Ortoman, à moi ! les dents du dragon ont pénétré jusqu'à mes os... sauve-moi, frère, sauve-moi... je sens déjà les frissons glacés de la mort... »

Voici accourir par la route un brave Ortoman monté

sur un cheval noir de Dobrodja [11]; il s'arrête près du puits de la Colombe; le dragon à sa vue rugit de colère :

« Vaillant Ortoman, dit-il, frappe ton cheval noir; frappe-le tout le long de son corps pour le forcer à fuir... et va-t-en ; dérobe-toi à ma vue si tu ne veux être dévoré à ton tour.

— Petit serpent aux dents d'acier, petit dragon, n'avale pas mon pauvre frère ou je sépare ton corps en deux.

— Que tu me coupes en deux ou non, je ne veux point lâcher ma proie. Cet enfant m'appartient depuis qu'il est venu au monde. Sa propre mère me l'a voué dès sa plus tendre enfance, car elle lui disait toujours en le berçant pour l'endormir :

Couche-toi, endors-toi...
Le dragon doit t'avaler [12]...

« Le brave Ortoman tira son *paloche* [13], lança son cheval noir de Dobrodja et fendit le dragon ; puis il arracha de ses entrailles le corps du pauvre adolescent, le mit sur ses épaules, le porta dans une bergerie et lui fit prendre des bains de lait pur. C'est ainsi qu'il le délivra du poison venimeux et le rendit à la vie.

Plus tard les deux braves devinrent *frères en croix* [14], et tant qu'ils vécurent ils firent ensemble de grands exploits; ensemble ils exterminèrent tous les dragons de la contrée.

LA MALEDICTION

IV

LA MALÉDICTION

(BLASTEMUL)

Sur la montagne, sur la colline passent une jeune fille et un jeune brave.

Le brave s'en va chantant et caressant son cheval bai ; la jeune fille le suit en soupirant et disant :

« Ami, prends-moi sur ton cheval ; mes pieds ne peuvent plus me soutenir ; la route est longue, pierreuse, hélas ! et je ne puis plus marcher.

— Je te prendrais volontiers sur mon cheval bai, mais il est bien petit, ses jambes sont bien fines, la route est montueuse, le cheval est jeune, et il peut à peine porter mon corps, mon corps chargé de péchés et ma ceinture chargée d'armes.

— Puisque tu es sans pitié ! puisque tu ne sens aucun remords, après m'avoir enlevée à mes parents, de m'égarer au sein des forêts profondes... fasse le Seigneur Dieu qu'il en soit selon ma pensée !

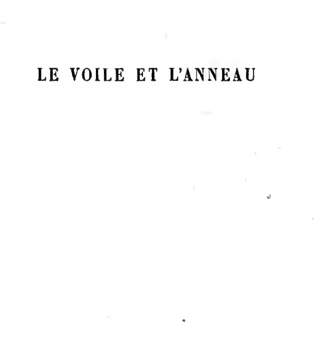
Puisses-tu marcher et marcher encore jusqu'à ce que tu deviennes esclave chez les Turcs, portant le *boutouk* [16] aux pieds et des chaînes aux bras.

Puisse mon *doru* (*) te poursuivre et t'atteindre au plus pénible de ta route ! puisse mon regret te saisir au plus pénible de ta course !

Puisse ton cheval s'abattre et te jeter le front contre terre ; puisses-tu avoir les deux bras fracassés, et être obligé de tenir la bride entre tes dents, et tes parents verser des larmes en te voyant ainsi !

Puisses-tu te marier neuf fois et avoir neuf garçons ! puisses-tu enfin te marier encore une dernière fois pour avoir une fille qui t'apporte à boire de l'eau saumâtre au fond de ta prison !... »

(*) Voyez l'Int·oduction.



LE VOILE ET L'ANNEAU



V

LE VOILE ET L'ANNEAU

(NAFRAMA SI INELUL)

Il fut jadis un fils de roi, un prince jeune et beau comme le sapin des forêts au sommet des montagnes; il prit pour compagne une jeune fille du village voisin, une gentille Roumaine adorée de tous et pareille à la fleur des champs qui brille aux rayons du soleil.

Mais voici qu'il arriva un ordre royal au jeune prince, un ordre écrit qui lui enjoignait de retourner au camp; triste et désolé il parla ainsi à sa compagne :

« Ma bien-aimée, mon âme ! prends cet anneau et mets-le à ton doigt; quand tu apercevras de la rouille sur cette bague, sache que je serai mort.

— Oh ! mon ami, prends ce voile de soie aux franges

brodées d'or, quand tu verras se fondre cet or, sache que je n'existerai plus!... »

Le prince monta sur son cheval et partit pour une longue course; il s'en fut jusqu'au milieu d'une vieille forêt et alluma un grand feu près de la fontaine du Corbeau.

Il plaça alors la main sur son cœur et en tira le voile de soie : à sa vue son cœur se brisa de douleur.

« Mes amis, dit-il, mes chers compagnons d'armes, valeureux enfants des *Zmeï* [17], arrêtez-vous ici pour prendre votre repas et pour vous reposer à l'ombre de cette forêt. Moi je retourne au village afin d'y chercher mon paloche que j'ai oublié sur la table verte de ma maison. »

Il dit, rebroussa chemin et fit rencontre sur sa route d'un brave monté sur un petit cheval.

« Heur, à toi! jeune brave. Quelle nouvelle du pays d'où tu viens?

— Si tu désires la connaître, mon seigneur, sache que cette nouvelle serait peut-être bonne pour tout autre, mais que pour toi elle est fatale. Ton père a dévasté le pays et a noyé ta compagne dans un étang large et profond! »

A ces mots, le jeune prince versa des larmes amères et dit : « Jeune brave, prends mon cheval pour l'amener à mon père. Si le roi te demande le lieu où je me trouve, réponds-lui que j'ai remonté le rivage de l'étang et que je me suis précipité dans ses eaux pour aller rejoindre ma jeune épouse, ma bien-aimée. »

. . . .

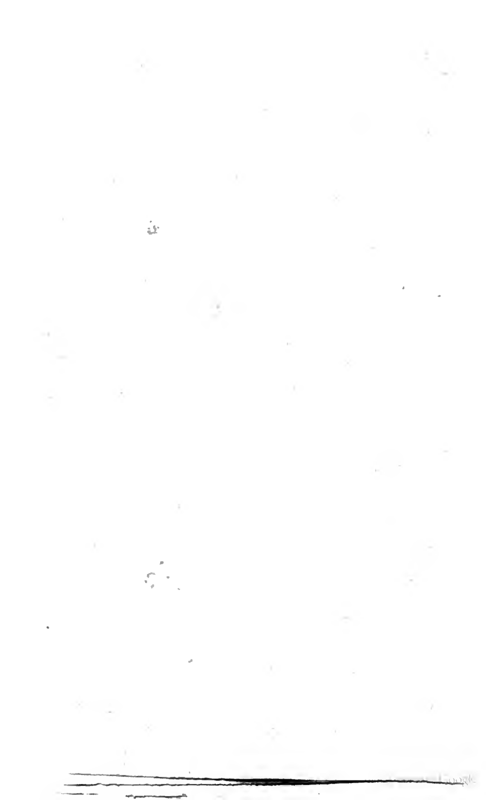
Son père réunit tous les hommes du pays pour faire creuser et dessécher l'étang et quand les eaux furent

écoulées, il trouva les deux enfants couchés sur le sable et joints l'un à l'autre dans un tendre embrassement; leurs chevelures étaient dorées et leurs visages brillaient d'un vif incarnat.

Le roi plaça leurs corps dans de riches cercueils et les fit enterrer à côté de l'église : lui, près du saint autel vers l'Orient; elle, près de la porte, vers l'Occident.

Et du tombeau du jeune prince il poussa bientôt un beau sapin qui grandit en s'inclinant sur l'église; et du tombeau de la jeune épouse il surgit un cep de vigne dont les rameaux flexibles grimpèrent le long des murs pour aller s'entrelacer, le même jour, aux branches du sapin.

Dieu! Seigneur Dieu! frappe de ta foudre vengeresse quiconque brise les liens qui unissent ensemble deux jeunes cœurs!



BOUJOR



BOUJOR

VI

BOUJOR [18]

Feuille verte d'ivraie [19] !

Boujor a paru dans le pays ! il frappe, il pille, mais ne commet point de meurtre. Les *Ciocoï* [20] sont par lui chargés de fers et obligés de lui fournir de l'or pour subvenir à ses dépenses, ainsi que de beaux habits de rechange.

Boujor paraît et s'écrie : « Heur à toi, mon brave ! Enfants, suivez-moi au sein des forêts ; j'en connais les sentiers mystérieux. Venez ; je sais où trouver des troupeaux de moutons, des sources d'eau fraîche, des femmes jeunes et jolies et des sacs de piastres. »

Dans la vallée voisine résonne doucement une voix de jeune vierge ; Boujor cueille un baiser sur la jolie bouche qui chante.

Ici près, au ruisseau de la vallée deux jeunes filles lavent du blé; Boujor les prend par la ceinture.

Là-bas, au puits de la vallée, deux jeunes filles blanchissent de la laine; Boujor leur presse les mains amoureusement.

Plus loin, dans le val de Ferinté deux jeunes filles cueillent des lentilles; Boujor leur fait perdre la raison.

—

Feuille verte d'ivraie!

A Fokchani [21], sur la frontière, il est une vieille hutte entourée d'arbres. Là s'est retiré Boujor, auprès d'*Anitza,* la cabaretière, qui lui sert du vin dans une *vedritza* [22] et qui l'enivre encore plus par ses baisers.

— Anitzika, ma bien-aimée, j'ai grand désir de certaine fleur, de certaine fleur rose que tu portes toujours sur ta bouche.

— Mon Etienne, mon beau Boujor, je te donne volontiers la fleur que tu désires; tiens, voici mes lèvres, couvre-les d'autant de baisers qu'il te plaira, mais quant à boire, ne bois plus, car la *potira* [23] est dans les environs.

— Laisse-la venir! Que m'importe la potira! Mes armes ne sont-elles pas là, devant moi, sur la table? ma maîtresse n'était-elle pas jeune et jolie?.. »

Hélas! il n'acheva pas son doux baiser! la potira parut soudain et malgré sa lutte héroïque, Boujor ne put lui échapper.

—

Feuille verte d'ivraie !

On traîne Boujor à travers le pays pour le montrer comme une bête fauve, puis on le jette dans une prison, privé de ses armes et privé de soleil !

Vieille forêt aux rameaux touffus, quelque belle et majestueuse que tu sois, lorsque l'hiver arrive, ta parure tombe et se fane à tes pieds ! Ainsi que toi, Boujor, dans sa prison, reste étendu la face contre terre !

Feuille verte d'ivraie !

On jugea Boujor et les juges qui siégeaient au divan lui dirent :

« Etiennet, brigand fameux, as-tu fait mourir beaucoup de chrétiens !

— Je n'ai jamais commis de meurtre, mais j'ai rossé bien des ciocoï.

— Boujor, brigand fameux, avoue franchement où tu as caché tes richesses, si tu veux sauver tes jours.

— Je les ai enfouies aux pieds des arbres pour que les pauvres puissent les découvrir et s'acheter des vaches et des bœufs de labour. »

Feuille verte d'ivraie !

Boujor monte sur une échelle ; les pauvres se désolent

et pleurent amèrement, car ce n'est point l'échelle réservée aux princes, mais, hélas ! l'échelle destinée aux brigands, le noir sentier des morts !

LE COUCOU ET LA TOURTERELLE

VII

LE COUCOU ET LA TOURTERELLE

(CUCUL SI TURTURICA)

« Chère tourterelle, charmant petit oiseau, sois ma maîtresse jusqu'à dimanche.

— Pour vous je ne dirais pas non, mais je dis non pour votre mère qui est méchante et sorcière ; elle me reprocherait sans cesse de vous aimer trop et de trop vous caresser.

— Chère tourterelle, ne sois pas mon ennemie, laisse-toi aimer par moi jusqu'à dimanche.

— Non pas, coucou chéri ; non, je ne veux pas t'écouter ; laisse-moi vivre en paix, ou sinon je me transformerai en un petit pain blanc, arrosé de larmes, et me cacherai dans la cendre du foyer.

— Quoi que tu fasses, quoi que tu deviennes, je ne te laisserai pas vivre en paix, car moi-même je me transformerai en une petite pelle, et dussé-je me consumer dans le feu, j'irai te découvrir sous la cendre pour te préserver de l'atteinte des flammes; puis je te rafraîchirai de mon haleine et te couvrirai de baisers; en sorte que tu ne pourras plus te défendre d'être ma maîtresse, tourterelle chérie.

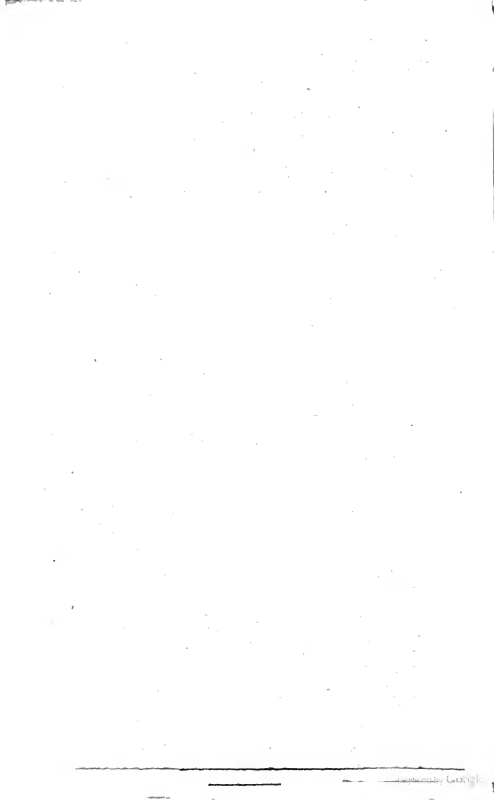
— Pour vous je ne dirais pas non, mais je dis non pour votre mère qui est méchante et sorcière ; elle me reprocherait sans cesse de trop vous aimer et me jetterait un mauvais sort pour que je ne puisse plus vous caresser. Or, plutôt que d'être en butte aux reproches, plutôt que d'être ensorcelée, je préférerais me changer en un roseau flexible et me cacher au sein de l'étang afin d'échapper à ta poursuite.

— Quoi que tu fasses, quoi que tu deviennes, tu ne m'échapperas pas, car moi-même je me déguiserai en berger, joueur de doïnas, et j'irai chercher dans l'étang un roseau élancé pour m'en faire une flûte. Je te verrai alors, je couperai ta tige et mes lèvres te couvriront de baisers. En sorte que tu ne pourras plus te défendre d'être ma maîtresse jusqu'à dimanche, tourterelle chérie.

— Non, je ne veux pas t'écouter, cher et gracieux coucou au plumage gris. Je sais combien il me serait doux d'être avec toi. Mais, hélas! ta mère est si méchante! Or, plutôt que de me trouver avec elle, je me transformerai en une petite image sainte et me cacherai au fond de l'Église pour penser toujours à toi.

— Quoique tu fasses, quoi que tu deviennes, je ne t'y laisserai pas en repos, car de mon côté je me déguiserai

en chantre ou bien en diacre, et je serai si dévot, si dévot que je me rendrai tous les jours à l'église, depuis lundi jusqu'à dimanche, pour m'incliner devant les images saintes et pour te baiser [25], en sorte que tu ne pourras plus te défendre d'être ma maîtresse, tourterelle chérie!



L'OMBRE

VIII

L'OMBRE

(NELUCA)

Feuille verte de noisetier!

Mircea monte par le sentier de la colline et rencontre une jeune fille portant une *cofitza* [26], pleine d'eau fraîche puisée à la fontaine.

— Arrête, jeune fille, et laisse-moi goûter l'eau de ta cofitza.

— Non, mon ami, je ne veux pas m'arrêter, car j'ai peur de mon amant.

— Sois sans crainte, chère enfant; si ton amant osait se fâcher contre toi, je le frapperais de ma hache et l'ensevelirais vivant sous la poussière.

— Va là-bas à la fontaine; tu y trouveras une cofitza

d'eau puisée de ma main ; descends alors de ton cheval pour te désaltérer; mais avant de boire aie soin de faire le signe de la croix et de souffler à la surface, de peur qu'il ne s'y trouve quelque Néluca et que l'eau ne soit ensorcelée par la sorcière maudite. »

Mircea remercie la jeune fille, se dirige vers la fontaine et y trouve une cofitza pleine d'eau fraîche ; mais il oublie de faire le signe de la croix ; il oublie de souffler sur la surface de l'eau.

Et à peine a-t-il bu une gorgée d'eau, qu'il éprouve un regret d'amour au souvenir de la jeune fille !

Il boit une seconde fois, et un frisson glacé le pénètre.

Il boit une troisième fois, et tombe mort auprès de la source... Il avait avalé une Néluca !

Puisse-t-elle aller se perdre au fond des déserts !

LE ROUMAIN GROUE GROZOVAN

IX

LE ROUMAIN GROUÉ GROZOVAN [27]

Là-haut sur le plateau du Dniester, au bord de l'horizon, et près de la source Galpéou[28], là où les *Zmeïnes*[29] vont accoucher, là où les lionnes vont se désaltérer, là où les *Zernines*[30] se rassemblent, on aperçoit une multitude et encore une multitude de tentes de toute grandeur.

Au centre, il s'en élève une, la plus haute, la plus belle de toutes; sa forme est ronde, et elle est tendue de châlis de Perse de couleur orange: elle est liée avec des cordons de soie blanche à des poteaux en argent. On dirait d'une tente impériale.

Quel est l'habitant de cette tente splendide? l'habitant et le maître? C'est Ghiraï, le vieux khan dont la ceinture est ornée d'un riche kangiar. De nombreux Ta-

tares l'entourent, des Tatares aux yeux ronds et petits comme les trous d'un crible; ils restent tous agenouillés sur un tapis à la laine frisée.

Cependant, non loin de l'entrée, sous le chêne du Trépassé, un pauvre Roumain est attaché avec de fortes cordes, couvert de lourdes chaînes, ainsi qu'un grand criminel, c'est Groué Grozovan le Moldave!

Deux Tatares sont occupés à le torturer ; deux autres préparent sous ses yeux le pal destiné à son supplice, et pourtant Groué chante gaiement comme s'il assistait à une noce.

Voilà que les femmes des Tatares et les femmes des *mirzas* [31] se précipitent dans la tente avec de grands cris.

« O toi ! notre seigneur et maître, disent-elles, grand Ghiraï ! vieux khan à la ceinture ornée d'un riche kangiar, ordonne à l'instant la mort de Groué pour apaiser notre âme, car depuis qu'il a pénétré dans le *Boudjiak*[32], il a tué grand nombre de tes braves Tatares ; il a condamné bien des femmes au triste veuvage, il a fait vieillir bien des jeunes filles et il a changé en désert la moitié du Boudjiak ainsi que le tiers de la Crimée.

A ces mots le vieux Ghiraï ôte son kangiar de sa ceinture, et de sa voix rauque de païen, il parle ainsi au prisonnier :

« Holà hé, Groué! fameux vaillant! il n'est plus de pardon pour toi! Dis-nous la vérité à ta dernière heure : as-tu donné la mort à beaucoup de Tatares ? »

Groué le Roumain répond en riant :

« Holà hé! vieux khan, laisse ton kangiar à sa place, car je suis un *fils de Roumain* et je me ris d'un païen tel que toi. Tu demandes si j'ai donné la mort à beaucoup



de Tatares. Qu'il y ait ou qu'il n'y ait plus de pardon pour moi, n'importe, je dirai la vérité, écoute :

« Du jour où j'ai pénétré au sein du Boudjiak, j'ai tué, pardieu ! bien des Tatares ; j'ai condamné au triste veuvage bien des femmes ; j'ai fait vieillir bien des jeunes filles ; j'ai enlevé au Boudjiak tous ses meilleurs chevaux [35] et j'ai changé en désert la moitié de ce pays ainsi que le tiers de la Crimée.

« En traversant le Pruth pour venir ici, j'y ai construit un large et beau pont afin de pouvoir transporter vos richesses dans mon pays avec de grands chariots chargés de jeunes filles tatares réduites en esclavage.

« Holà hé ! vieux khan, laisse ton kangiar à ta ceinture, et puisqu'il faut que je meure, accorde-moi de mourir dignement comme un Roumain et non comme un païen. Permets-moi de confesser mes péchés et de pourvoir au salut de mon âme avec l'assistance d'un prêtre chrétien, du vieux moine qui chante des psaumes là-bas dans ce grand monastère.

« Hélas ! je suis bien criminel ! bien chargé de péchés ! car j'ai séduit ta propre sœur, et j'ai tué ta mère, et j'ai massacré ton jeune frère, et j'ai brûlé vif ton vieux père ! »

A ces mots le khan Ghiraï oublie son kangiar, et d'une voix altérée il ordonne à quelques-uns de ses mirzas de prendre une escorte de cinquante Tatares et de conduire Groué au monastère.

Les Tatares partent soudain, et conduisent le prisonnier auprès du prêtre chrétien, un véritable saint sous les traits d'un homme, qui chante des psaumes nuit et jour dans l'intérieur du monastère.

Voyant cela, Groué, sans perdre de temps, se signe

deux fois en s'écriant : « Aide-moi, Seigneur Dieu! » puis il saisit une hache et se jette comme un lion rugissant sur les Tatares.

Les Tatares crient : « Aman ! » et disparaissent!

Voyant cela, Groué se rend aux écuries du vieux khan. Arrivé à l'entrée, il aperçoit un cheval qui hennissait, un poulain de quatre ans, et qui devait en avoir cinq à l'été prochain.

Groué s'en approche, le touche de sa main pour essayer ses forces et le fait rouler sur les poutres.

Ce n'est pas un tel cheval que Groué désire !

Mais voici tout au fond de l'écurie, là-bas, un cheval noir aux formes rondes, un cheval qui n'a jamais vu la lumière du soleil depuis que sa mère l'a mis au monde.

Groué s'avance vers lui, le saisit par la crinière et le secoue fortement, mais sans pouvoir le faire bouger de sa place.

C'est bien là le cheval qu'il faut à Groué.

Après l'avoir fait sortir des écuries, Groué le selle, lui met la bride, l'embrasse sur les deux yeux et le monte. Ils partent. En trois bonds le cheval s'arrête à l'entrée de la tente du vieux khan.

A cette vue le Ghiraï soupire tristement et dit : « Oh ! Groué, fameux vaillant, je te pardonne, mais jure-moi de ne jamais vendre mon cheval noir à un montagnard ; les montagnards sont gens de ruses. Vends-le à un Moldave, les Moldaves sont plus riches, plus généreux ; ils ont une âme plus fière !

« Le Moldave aura soin de ce beau cheval pour parader aux fêtes et aux noces, et, si un jour je le ren-

contre, son maître m'en fera cadeau, ou bien il me le cédera au prix de trois fois son poids d'or, payé en ducats vénitiens de la valeur de cinq piastres le ducat. »

Groué répond en souriant : « Pauvre vieux Ghiraï, tu oublies que je suis fils de Roumain. Or, étant fils de Roumain, ne sais-tu pas que ton cheval intrépide et vigoureux est mon propre frère ?

« Cependant si tu possèdes de rapides coursiers et des Tatares courageux, des coursiers qui puissent et des Tatares qui osent me poursuivre, donne-leur l'ordre de se lancer après moi et de chercher à m'atteindre le long de cette vaste plaine. »

Le vieux khan fait un signe ; soudain les Tatares s'élancent sur le steppe couvert d'herbes sauvages et d'ivraie ; ils courent et s'alignent bientôt les uns derrière les autres à la suite du cheval noir, du cheval noir endiablé. Mais aucun ne peut l'atteindre. Il ne court pas comme court un cheval ; il s'élance par bonds comme un lièvre en dévorant l'espace, et hennit fièrement.

Malheur à vous, pauvres païens ! vous ne verrez plus le soleil de demain ! Groué a fait volte-face, et se précipite comme un ouragan dans un champ de blé ; il atteint les Tatares l'un après l'autre et les moissonne avec son glaive ainsi que des gerbes d'épis.

Après cet exploit, Groué quitte le Boudjiak et reparaît en Moldavie, pareil au soleil qui répand à la fois la lumière et la chaleur, car il fit beaucoup de bien en ce monde afin de racheter son âme.

Il baptisait les enfants pour en faire des chrétiens et donnait à chacun de ses filleuls un poulain de trois

ans et à chacune de ses filleules une pouliche de trois ans.

Il mariait les jeunes filles sans nulle crainte des Tatares et il bâtit des églises sans nulle crainte des invasions ennemies !

LE SOLEIL ET LA LUNE

X

LE SOLEIL ET LA LUNE

(SOARELE SI LUNA.)

Frère ! un jour il prit envie au Soleil,
Il lui prit envie de se marier.
Pendant neuf ans, traîné par neuf chevaux,
Il parcourut le ciel et la terre
Avec la rapidité de la flèche et du vent ;
Mais il fatigua vainement ses coursiers :
Nulle part ne trouva une épouse digne de lui,
Nulle part dans tout l'univers n'en vit
Qui égalât en beauté sa sœur Hélène,
La belle Hélène aux longs cheveux dorés. (34)
Le Soleil s'en fut à sa rencontre
Et de sa voix lui parla ainsi :
« Ma chère petite sœur Hélène,
Hélène aux longs cheveux dorés,

Allons nous fiancer ensemble,
Car nous nous ressemblons tous les deux
Et par nos chevelures, et par nos traits,
Et par notre incomparable beauté.
Moi, j'ai des rayons brillants,
Toi, des tresses dorées ;
Ma figure est resplendissante,
La tienne est radieuse.
— Oh ! mon frère, lumière du monde,
Toi qui es pur de tout péché,
Il n'est pas vrai qu'on ait jamais vu
Frère et sœur mariés ensemble,
Car c'est péché, énorme péché. »
A ces mots le Soleil s'obscurcit ;
Il monta vers le trône de Dieu,
S'inclina devant le Seigneur
Et de sa voix parla ainsi :
« Dieu saint ! notre père,
Pour moi le temps est arrivé,
Le temps est arrivé de me marier ;
Mais, hélas ! je n'ai trouvé dans le monde,
Je n'ai rencontré d'épouse digne de moi,
Que ma sœur, la belle Hélène,
La belle Hélène aux cheveux dorés ! »
Le Seigneur Dieu l'écouta,
Puis le prit par la main
Et le conduisit dans l'enfer
Afin d'effrayer son cœur,
Et le conduisit dans le paradis
Afin d'enchanter son âme,
Et il lui parla ainsi
(Or, pendant que Dieu parlait

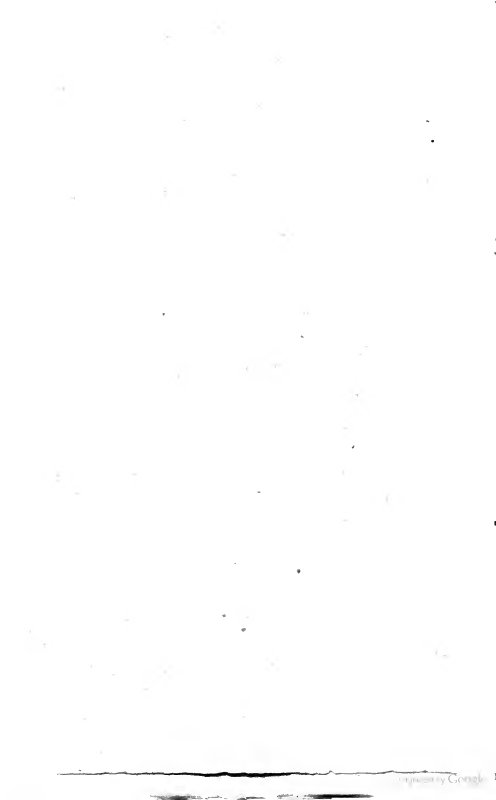
Le ciel resplendissait gaiement
Et les nuages avaient disparu) :
« Soleil, soleil radieux,
Toi qui es pur de tout péché !
Tu as visité le paradis,
Tu as parcouru l'enfer ;
Choisis toi-même entre les deux !
Mais le Soleil répondit gaiement :
« Je choisis l'enfer de mon vivant
Pourvu que je ne sois plus seul,
Mais que je vive avec ma sœur Hélène,
Hélène aux longs cheveux dorés ! »

Le Soleil descendit du ciel,
Il s'arrêta chez sa sœur
Et ordonna les apprêts de la noce ;
Il orna le front d'Hélène
Avec les fils d'or des fiancées (35)
Et lui mit une couronne royale.
Il la vêtit d'une robe diaphane
Brodée de perles fines ;
Puis tous les deux, elle et lui,
Se rendirent à l'église.
Mais pendant la cérémonie
Malheur à lui, malheur à elle !
Les lampes s'éteignirent,
Les cloches se fêlèrent,
Les stalles de l'église se renversèrent,

Le clocher trembla sur sa base,
Les prêtres perdirent la voix,
Et leurs habits sacrés se détachèrent.
La pauvre Hélène fut prise de terreur,
Car tout à coup, malheur à elle !
Une main invisible la saisit,
Et l'ayant enlevée dans l'espace
La précipita dans la mer,
Où elle fut changée aussitôt
En un beau poisson doré.
De son côté le Soleil pâlit,
Et remonta dans la voûte céleste ;
Puis se laissant choir vers l'Occident,
Il plongea bientôt dans la mer
Pour aller retrouver sa sœur Hélène,
Hélène aux longs cheveux dorés.
Cependant le Seigneur Dieu,
Sanctifié dans le ciel et sur la terre,
Prit le poisson dans sa main
Le lança de nouveau dans l'espace
Et le métamorphosa en lune,
Puis il parla ainsi
(Or, quand le Seigneur parlait,
L'univers entier tremblait,
Les flots des mers se calmaient,
Les cîmes des montagnes s'inclinaient
Et les hommes d'effroi tremblaient !) :
« Toi, Hélène aux longs cheveux dorés,
Et toi, Soleil resplendissant,
Qui êtes purs de tout péché !
Je vous condamne pour l'éternité
A vous suivre des yeux dans l'espace,

Sans pouvoir jamais vous rencontrer
Ni vous atteindre sur la route céleste.
Poursuivez-vous éternellement
En parcourant les cieux
Et en éclairant les mondes !

NOVAK ET LA FILLE DU KADI



XI

NOVAK ET LA FILLE DU KADI

(NOVAK SI FATA KADIULUI)

Dans la maison de Novak, du hadgi [36] Baba-Novak dont la tête est couverte d'un *komanak* [37], on voyait un grand festin et de nombreux convives.

Qui était assis au bout de la table? qui autour de la table?

C'était le vieux hadgi Baba-Novak, coiffé d'un komanak, ayant à ses côtés cinquante filleuls, jeunes et beaux comme des fleurs de pivoine, et cinquante filleules, jeunes et jolies comme des fleurs de muguet.

Ils faisaient tous honneur au festin et portaient gaiment des toasts à la santé du vieux Novak; un seul des convives, le jeune Jovitza, l'enfant chéri de la Nova-

gitza, ne buvait, ni ne mangeait, mais soupirait, soupirait profondément.

Le vieux Novak le voyant ainsi : « Ohé ! mon neveu Jovitza, lui criait-il, enfant chéri de la Novagitza ! tu ne bois ni ne manges ; pourquoi es-tu triste et pensif ?

— Oh ! mon oncle, je suis triste et pensif depuis que mes yeux ont vu la fille du kadi, la nièce du sultan ! Hélas, du jour que je l'ai aperçue, la vie s'est éteinte en moi !

— S'il en est ainsi, mon petit neveu Jovitza, enfant chéri de la Novagitza, au lieu de soupirer, rends-toi dans mes écuries ; choisis le meilleur de mes cinquante chevaux à la robe frisée, et va toi-même conquérir ton trésor.

A ces mots, le jeune homme se levait de table, s'inclinait devant le vieux Novak, lui baisait respectueusement la main droite et se dirigeait vers les écuries... Mais des cinquante chevaux à la robe frisée pas un ne lui convenait.

Voyant cela, il allait tout au fond des écuries, attiré par le hennissement d'un poulain, un jeune *zméou* [38], leste, nerveux, taillé pour la course, pouvant courir pendant l'espace d'une année sans s'arrêter et ne devant jamais être pris dans le lacet du palefrenier.

Jovitza le sortait des écuries, le montait soudain et le lançait à grande carrière. Bientôt le cheval arrêtait son vol à la porte d'un jardin plein de fleurs qui souriaient aux cadines [39] et de cadines qui souriaient aux fleurs.

« Toi la fille du kadi, la nièce du sultan, disait Jovitza, viens m'apporter une fleur, viens me la donner de ta main afin de soulager mon âme ! »

Mais la fille du kadi, la nièce du sultan, rougissant à cette voix, choisissait trois fleurs, les cueillait et les envoyait à Jovitza par une de ses compagnes, une jeune adolescente aux tresses blondes.

Jovitza recevait les fleurs, les serrait près de son cœur et répétait sa prière.

« Toi la fille du kadi, la nièce du sultan, viens m'apporter une fleur, viens me la donner de ta propre main afin de soulager mon âme ! »

A cette voix, la fille du kadi, la nièce du sultan, rougissant de nouveau, choisissait un bel œillet, le cueillait et le portait elle-même à Jovitza. Celui-ci se penchait sur sa selle et, entourant de son bras la taille de la jeune fille, l'enlevait soudain comme une plume légère et la plaçait devant lui sur le cheval.

Le coursier s'élançait comme un trait et courait fièrement pendant que Jovitza couvrait de baisers le visage de sa belle conquête.

Cependant la jeune adolescente aux tresses blondes courait éperdue vers le kahvenè [40] où le kadi faisait son *kèf* [41] et lui criait de loin : « Kadi, on vient d'enlever ta fille. »

Lè kadi pâlissait ! Enfonçant son turban sur ses yeux, et rejetant son narghilé, il montait à la hâte sur sa jument tatare, sans selle et sans bride, et se lançait à la poursuite du ravisseur avec des cris terribles.

Jovitza l'entendait de loin et apercevait soudain à l'horizon la jument tatare qui se rapprochait à vue d'œil.

Alors la fille du kadi, la nièce du sultan, se penchait en avant et mordait avec ses dents l'oreille du coursier; celui-ci hennissait, prenait un nouvel élan et

arrivait en trois bonds devant la maison du vieux Novak.

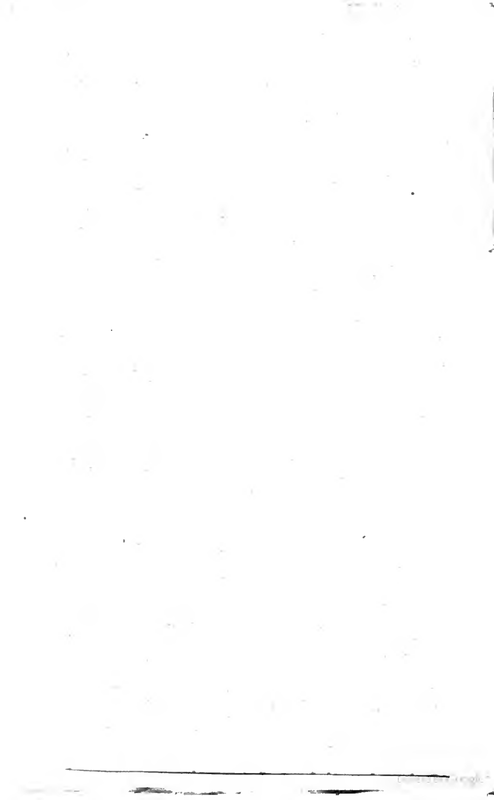
Mais le kadi arrivait en même temps et déjà levait le glaive sur la tête des coupables, quand tout à coup le vieux Novak se montrait à ses yeux.

Le vieillard relevait ses longs cils avec le bout de ses béquilles pour voir son hôte et lui disait :

— Arrête, compère le kadi et souviens-toi de ces paroles : « Les jeunes hommes font les querelles, et les vieillards font les réconciliations. »

DOLKA

6.



XII

DOLKA

Sont-ce des fleurs nouvellement écloses que l'on aperçoit à l'horizon des plaines de Tinekié ? Ce ne sont pas des fleurs écloses ; ce sont les brebis de Costé, de Costé qui a établi ses bergeries sur toutes les collines.

Aujourd'hui c'est lundi ; demain c'est mardi. Costé part pour Galatzi afin d'y acheter du sel pour ses moutons, du son pour ses agneaux, des manteaux pour ses bergers, et des sandales pour ses serviteurs.

Voici que par la route il fait rencontre de Fulga à la barbe noire et au cerveau léger. Et l'apercevant, Costé l'arrête et lui dit :

« Ohé ! Fulga, mon ami, fais ce que je te dirai ; va de ce pas à une de mes bergeries et prends-y à ton choix trois agneaux bons à rôtir à la broche et un mouton

gras bon à faire cuire dans la marmite ; c'est un cadeau que je te fais pour ton souper. »

Fulga, à la barbe noire et au cerveau léger, remercie Costé comme un frère et se dirige vers la bergerie ; mais en voyant les moutons, il enlève plusieurs troupeaux et les mène à Pandina.

Costé revient de son voyage et s'aperçoit du larcin ; il appelle ses chiens, et leur distribue un grand fromage salé qu'il avait coupé en quatre-vingts morceaux : quarante portions pour les vieux chiens et quarante pour les jeunes. Mais les chiens mangent le fromage sans rendre compte à leur maître de ce qui était arrivé.

Mais voici venir lentement Dolka, la vieille chienne favorite de Costé, celle qui connaît le mieux ses devoirs ; elle avance en hésitant et en faisant de grands détours : son maître l'aperçoit et lui parle ainsi :

« Dolka, ma Dolkoutza, que sont devenus mes troupeaux ? »

A ces mots la chienne commence à se plaindre doucement et se couche aux pieds de son maître.

« Ma Dolka, tu es vieille et tu as été élevée à la bergerie ; je t'ai toujours aimée et toujours nourrie de laitage ; comment as-tu permis aux voleurs d'emmener mes troupeaux ? »

Dolka hurle tristement et montre sa patte blessée.

« Chère Dolka, ma pauvre Dolkoutza ! les brigands t'ont blessée pendant que tu défendais les biens de ton maître ? S'il en est ainsi, si tu es toujours aussi fidèle et aussi intelligente, va devant moi en suivant les traces des brebis et conduis-moi au repaire des bandits. »

Dolka saute gaiment à ces mots et part en fourrant son nez dans l'herbe afin de flairer la trace des troupeaux ;

la trace est par ici, la trace est par là ; Dolka ne la perd pas un seul instant et arrive ainsi, suivie de son maître, a la bergerie de Pandina.

Arrivé là, que voit Costé? Il voit Fulga préparant son dîner et écorchant des agneaux ; les uns rôtissent à la broche, d'autres cuisent dans des marmites.

A sa vue, Dolka aboie avec furie et se précipite sur le voleur; Fulga tressaille d'effroi, et, rencontrant les yeux de Costé, il devient noir comme un tronc d'arbre calciné par les flammes. Costé va droit au brigand et lui parle ainsi :

« Ohé ! Fulga, à la barbe noire et au cerveau léger; quand je t'ai rencontré sur ma route, je t'ai fait don de trois agneaux pour les rôtir à la broche et d'un mouton gras pour le faire cuire dans la marmite, et toi, en guise de remerciement, toi, semblable à une bête fauve affamée, tu as non-seulement enlevé mes troupeaux, mais tu as encore blessé ma chienne Dolka! Attends, brigand à la barbe noire! je veux te rendre le cerveau moins léger... »

Et disant ces mots, il pourfend le bandit avec son paloche, lui arrache le cœur et le jette à Dolka ; mais Dolka refuse la pâture qui lui est offerte... Le cœur d'un traître est un poison venimeux !



LE PAON DES FORÊTS

XIII

LE PAON DES FORÊTS [12]

(PAUNASUL CODRILOR)

Sur la montagne, sur la colline
Passent une jeune fille et un brave,
Jeune fille blonde aux cheveux dorés,
Brave, à la figure jeune et fière,
Dont la taille tiendrait dans un anneau.
Le brave dit et redit :
« Oh ! mon amie, chante-moi ta chanson
« Qui m'est chère comme mon âme.
—« Ami, je la chanterais volontiers,
« Mais à ma voix les forêts retentiront,
« Et soudain apparaîtra devant nous
« Le paon des forêts, le brave des braves.

— « Oh ! ma bien-aimée, aux cheveux d'or,
« Sois sans crainte ni souci,
« Ne crains rien pour toi,
« Tant que tu seras près de moi ;
« Ne crains rien pour moi
« Tant que je serai près de toi. »
La jeune fille commence à chanter ;
Les forêts retentissent soudain,
Et soudain apparaît à leurs yeux
Le paon des forêts, le brave des braves.
— « Ohé, le garçon, le garçonnet,
« Ohé, le brave, le jeune brave,
« Cède-moi ta belle amie
« Si tu veux sauver tes jours.
— « Non, je ne te céderai pas mon amie
« Tant que ma tête sera sur mes épaules,
« Car du jour que je l'ai prise,
« J'ai juré dans ses tresses blondes
« De ne jamais l'abandonner
« Et de la défendre contre le monde entier... »
Lors ils se prennent par la ceinture
Et commencent à lutter.
Tantôt ils tournent sur place,
Tantôt ils se renversent à demi ;
Mais aucun d'eux n'est encore vainqueur.
Cependant le jeune brave faiblit
Car sa ceinture s'est relâchée ;
Le paon des forêts l'étreint fortement
Et lui brise les reins.
La jeune fille les regarde lutter,
Et ses yeux pétillent,
Et son cœur palpite.

— « Oh ! mon amie, ma belle amie,
« Viens rattacher ma ceinture ;
« Vois, mes forces diminuent
« Las ! et je perds mon trésor [43]. »
— « Ami, non, je n'en ferai rien ;
« Car cette lutte est loyale,
« Et qui de vous deux sera vainqueur,
« Je l'accepterai pour époux. »
A ces mots les deux rivaux s'élancent,
Ils se secouent avec plus de rage,
Avec plus de force ils s'étreignent,
Avec plus de vigueur ils luttent.
L'un des deux reste enfin vainqueur,
L'autre tombe vaincu à ses pieds.
Lequel des deux est victorieux
Et s'éloigne avec la jeune fille ?
C'est le paon des forêts, le brave des braves.
Lequel des deux est tombé dans la lutte
Et reste seul, abandonné ?
C'est le jeune brave à la taille fine :
Il expire dans la solitude des forêts !

CODREAN



XIV

CODRÉAN

Feuille verte de plantes sauvages !

On a appris à Moviléoù [44] l'apparition du terrible Codréan ! On dit qu'il parcourt les ravins et les sentiers perdus dans l'ombre, couvert d'une lourde *sarica* et d'une *couchma* [45] en peau de mouton, pour que personne ne puisse le reconnaître.

Il est bien beau, bien svelte, mon brave brigand, et il cherche un alezan à la robe frisée, un cheval à sa guise; mais, malgré ses courses nombreuses et ses fatigues, il n'a pas encore trouvé de coursier digne de lui.

Tous ceux qu'il rencontre sur son passage, il les saisit par la crinière, les terrasse et les lance au loin par dessus les broussailles.

Voyant cela, mon Codréan s'appuie sur sa hache et

descend dans la vallée à l'endroit où elle se rétrécit, là-bas où passent les *Mokans*[46] qui transportent du sel.

Posté au milieu du chemin, il rencontre bientôt un jeune Mokan et lui parle ainsi :

« Bon voyage à toi, le Mokan.

— A toi merci, Codréan, mon frère.

— Ohé! le Mokan! ohé! le montagnard! ne veux-tu point échanger ton alezan contre le manteau qui couvre mes épaules? Je te donnerai en sus un grand chariot tout chargé de sel et attelé de huit bœufs afin que tu retournes riche dans ton pays.

— Mon alezan n'est pas à vendre et je ne veux pas l'échanger, car sa mère vaut à elle seule la riche vallée de l'Oltou[47], et avec le prix de mon alezan je pourrais acheter la ville de Moviléou tout entière.

— Hélas! mon petit Mokan chéri, un désir indomptable s'est emparé de moi; fais selon mon désir... Dieu est grand! laisse-moi essayer ton alezan pour voir s'il a la rapidité du faucon, et si son allure me convient, je promets de te donner jusqu'à mon âme. »

Le jeune Mokan consent et Codréan s'élance. Il frappe l'alezan de sa baguette, et le noble coursier fuit d'une telle vitesse qu'il semble que la vallée se liquéfie[48]. Il fuit en hennissant; le brigand s'en va en riant, et le pauvre Mokan reste seul en versant des larmes.

« Holà hé! Codréan! infâme brigand (j'aurais dû le deviner à l'épaisseur de tes sourcils), reviens du moins pour me donner les huit bœufs que tu m'as promis, et ton manteau, et un peu d'argent pour subvenir à mes besoins.

— Fais plutôt le signe de la croix, misérable Mokan, et console-toi avec la pensée que tu as traité le fameux

Codréan ; car si je reviens sur mes pas, en place du chariot attelé de huit bœufs, je te donnerai de nerveux coups de poing qui te produiront l'effet de monnaies rognées. »

Et le brigand s'en alla, s'en alla, s'en alla jusqu'au coucher du soleil.

—

Codréan, le cœur en joie, se dirige vers la bergerie de la montagne ; il monte en appelant les pâtres, mais ceux-ci se dispersent soudain à sa vue ; un seul d'entre eux, feignant d'être malade, se couche auprès du brasier et attend le brigand.

« Ohé ! le berger ! puisses-tu être dévoré par les loups ! pourquoi ruser avec moi ? Vois mon yatagan... D'un seul coup je te fais sauter à l'instant comme un levreau ; allons, debout !.. Va me choisir un agneau jeune, rondelet et dodu, un agneau venu au monde le jour de l'Épiphanie. »

Il prend l'agneau, l'attache aux courroies de la selle et part de nouveau avec son alezan. Bientôt ils arrivent ensemble dans la vallée de Chanta, de Chanta la cabaretière, qui a de grands yeux provocants.

Codréan boit et se livre à la gaîté ; il caresse la jolie Chanta et ne se soucie nullement de payer son écot ; Codréan boit et se livre à la gaieté, tandis que le cabaretier pâlit à la voix du brigand qui lui crie :

« Ohé ! l'aîné ! ohé ! le cabaretier, apporte-moi une *ploska* de vin de Kotmar [49], ou sinon malheur à toi ! »

Codréan prend la ploska, l'attache au pommeau de la selle, enfourche le cheval, embrasse la jolie cabaretière

et se met en route pour aller s'arrêter au bout du plateau de Copoou dans le bois de Briazou[50] où le brigand a élu domicile.

Il choisit bientôt une place à l'ombre pour y étaler son festin et se livre à la folle gaieté sans plus se soucier de la potira. Cependant la potira est sur ses traces ; elle est composée d'Arnautes dont les armes chargées de bonne poudre de chasse ne manquent jamais le but.

A la vue de la potira, Codréan colle ses lèvres à la ploska et y puise une nouvelle dose de gaieté pendant que les Arnautes lui disent : « Rends-toi, Codréan, et laisse-toi enchaîner, si tu ne veux être emmené criblé de blessures.

— « L'agneau est gras ; la ploska est encore lourde ; si vous êtes des braves, si vous êtes de bons frères, voici la table, prenez-y place et mangez avec moi ! »

Ainsi répond le brave Codréan ; mais les Arnautes ôtent soudain leurs pistolets de la ceinture et font feu en pleine poitrine du brigand.

Il bondit et s'écrie : « Ah ! brigands, ah ! païens ! vous n'êtes bons qu'à jeter en proie aux chiens. »

Et disant cela, Codréan presse sa blessure entre ses doigts, fait sortir les balles teintes de son sang et avec elles il charge sa carabine. Feu !... la charge porte en plein et les Arnautes se tordent dans leur sang.

Mais voici que Léonti l'Arnaute (puisse la terre l'engloutir lui et tous ses enfants !) ajoute des boutons d'argent[51] à la charge de son fusil et il fait feu de nouveau sur Codréan. Codréan pousse un hurlement, — hurlement de rage et de douleur, — il s'appuie sur sa carabine, saisit sa hache et la lance à la tête de Léonti ; la tête vole et roule à terre ; le sang coule à gros bouillons,

et le corps s'incline et tombe... Mais hélas ! au même instant Codréan, dont les forces sont épuisées, chancelle, glisse sur ses genoux, et son bras, qui se soutient à peine, l'empêche seul de toucher la terre.

La potira le fait prisonnier !

—

On traîne Codreau à Jassi où règne *Iliech Voda*[52] ; on le conduit dans le divan, là où le prince couvert d'un caftan rouge et armé d'un *bousdougan*[53], siége auprès d'un Turc de Constantinople[54].

« Ohé ! Codréan, le jeune brave, réponds à notre seigneurie : as-tu tué beaucoup de chrétiens, depuis que tu parcours le pays en brigand ?

— Altesse Princière ! je jure par le nom de la sainte Vierge, que je n'ai pas tué de chrétiens depuis que je parcours le pays en brave. Quand je faisais rencontre d'un chrétien, je partageais avec lui en frère ; s'il possédait deux chevaux, j'en prenais un pour moi et lui laissais l'autre ; s'il possédait dix piastres, j'en prenais cinq et lui en laissais cinq ; quand je rencontrais un pauvre, je cachais ma hache et remplissais ma main d'or pour le donner au malheureux ; mais lorsque j'apercevais un Turc, oh ! alors je ne pouvais résister au désir de lui trancher la tête et de la jeter en proie aux corbeaux. »

A ces mots de Codréan, le Turc aux lèvres épaisses qui siégeait dans le divan, à côté du prince, devenait pâle comme un mort et se jetait aux genoux du prince en disant :

« Si on laisse vivre Codréan un seul été encore, il ne restera plus de Turcs dans le pays. Oh ! mon prince, mon seigneur, n'accorde point sa grâce à ce brigand, car il est homme à enlever la princesse ta femme, et à incendier ta capitale, et à prendre ta tête. »

Le prince frémit et fait un signe au bourreau ; mais Codréan, l'homme intelligent et expérimenté, aperçoit le signe fatal et s'écrie :

« Oh ! mon prince, n'ajoute pas foi aux paroles perfides des étrangers, car ils complotent contre tes jours ; mais si je dois mourir, accorde-moi du moins le temps de faire la paix avec Dieu ; permets-moi de confesser mes péchés et de me préparer à la mort, après avoir entendu la messe des trépassés de la bouche du prêtre Macarie. »

Le prince reste pensif un instant, puis fait un signe à l'huissier ; les portes s'ouvrent devant Codréan.

Codréan, le boutouk aux pieds, écoute, au milieu de l'église, la messe dite par le prêtre Macarie ; il s'humilie et dit d'une voix repentante :

« Oh ! mon père ! que ta sainteté prenne pitié de mes souffrances ; détache un instant mes mains pour que je puisse faire le signe de la croix ; hélas ! je voudrais avant de mourir, prier Dieu et remplir mes devoirs de chrétien. »

Le bon prêtre détache la main droite du brigand ; soudain celui-ci tire de son sein un bijou de paloche ; il

fend le boutouk qui emprisonne ses pieds, puis s'écrie en brandissant son arme :

— Holà hé ! brigands païens ! vous n'êtes bons qu'à jeter en proie aux chiens... Et il s'élance; il massacre la potira qu'il rencontre sur son passage, et s'en va droit au palais du prince.

— Ouvre donc ta fenêtre, Altesse Princière, crie-t-il ; ouvre-la pour que nous puissions nous voir et nous ouïr face à face. Or, apprends ceci, qu'il est indigne d'un prince de faire mourir des braves tels que moi ! »

Le prince, saisi de terreur, court se cacher dans les caveaux du palais ; cependant les Arnautes qui composent sa garde arrivent en troupe et ferment les portes de la cour. A leur vue, Codréan aiguise son paloche et s'écrie à voix haute :

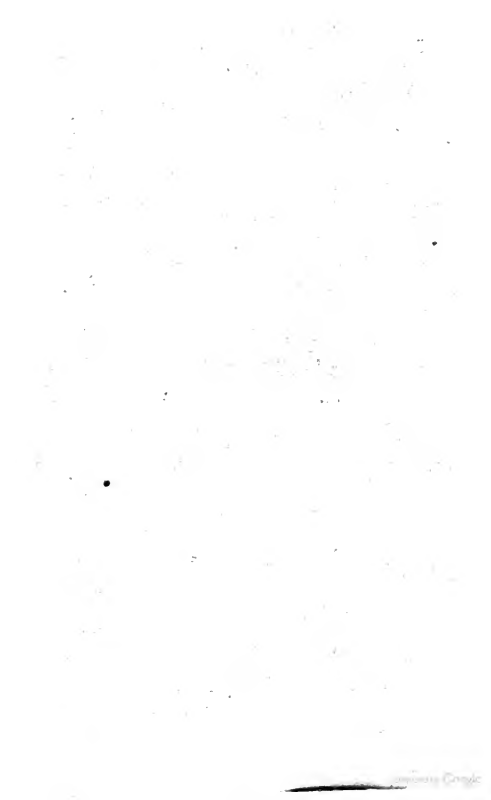
« Holà hé ! mon petit alezan, cher à Codréan, où es-tu, mon brave compagnon ? où es-tu pour sauver les jours de ton maître ? »

L'alezan entend cette voix et y répond par un hennissement ; soudain il brise les attaches qui le retiennent dans l'écurie et accourt vers son maître sans selle et sans bride ; joyeux et fier, il touche à peine le sol de ses pieds, il vole, la crinière et les naseaux au vent.

L'heureux Codréan caresse son cheval, saute dessus rapidement, se précipite à travers la troupe des Arnautes, franchit le mur de pierre et s'écrie en le franchissant :

« A toi le trône, prince ; à moi la liberté et la bravoure ! Adieu, tu n'es pas digne de Codréan. »

LE CHOLÉRA



XV

LE CHOLÉRA

Sur le rivage de Pruth, dans la maison de Vilkou, Vilkou boit gaiment et caresse ses trois enfants sans nul souci du choléra ; mais sa mère tremble pour lui et lui dit :

Vilkou, enfant chéri de ta mère, Vilkou, mon beau brave, tu bois gaiment et caresse tes enfants sans nul souci du choléra, — hélas ! cesse de boire et de te livrer à la joie, car le choléra est déjà sur les bords du Pruth et déjà il a franchi la rivière. »

A ces mots Vilkou attèle quatre bœufs à son chariot et part pour aller faire le commerce. Arrivé au coude de la rivière, il aperçoit tout à coup un horrible fan-

tôme qui venait à lui à travers champs ; c'était une vieille édentée, bête venimeuse, ayant la peau collée sur les os et portant des serpents entrelacés dans ses cheveux en désordre.

Elle venait, frère, elle venait comme la foudre, et l'herbe se fanait derrière elle, et les hommes tombaient morts et des milliers de plantes épineuses poussaient sur ses traces.

« Bon voyage, dit-elle à Vilkou ; où vas-tu ainsi hardiment, mon beau voyageur ?

— Au diable la vieille édentée, répond Vilkou ; où cours-tu rapidement ainsi ?

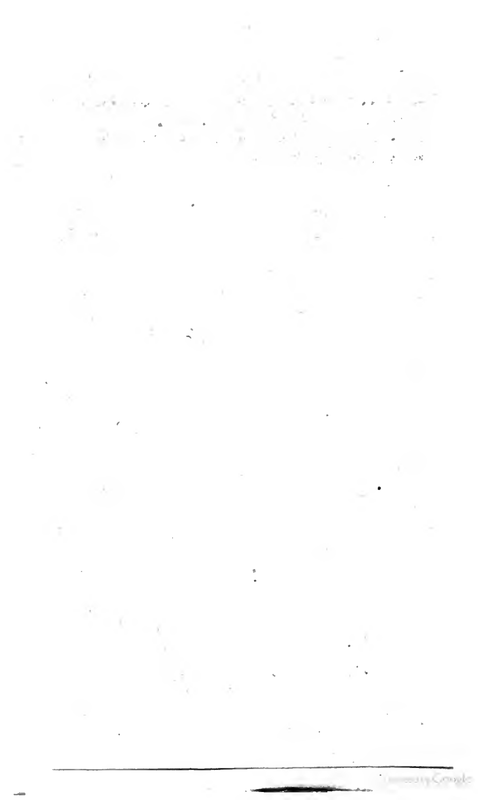
— Je vais à la maison de Vilkou, sur les bords du Pruth, pour ravir le reste des jours de ce brave.

— O toi ! fléau voyageur, fléau cruel et exterminateur, tiens, prends mon cheval ainsi que mes armes et accorde-moi quelques jours encore pour que je puisse revoir mes enfants qui me sont chers comme la lumière du soleil ; tiens, prends aussi mon chariot et mes bœufs, prends tout et va-t-en de chez nous.

— Qu'ai-je besoin de tes faibles armes quand je possède les armes de l'enfer ? J'ai trois faux invisibles qui fauchent les hommes par centaines et milliers... Qu'ai-je besoin aussi de ton cheval quand je possède le coursier de Satan, lequel ne s'arrête jamais dans son vol et jamais ne se fatigue ? Garde ton chariot, garde tes bœufs... Ce que je veux, ce sont tes jours, et je les prends. »

Soudain la vieille allonge les vieux os de ses maigres

bras et entoure le corps de Vilkou ; elle colle ses lèvres livides sur les lèvres de Vilkou et aspire ses jours dans un baiser mortel ; puis elle disparaît en ricanant et en emportant les jours de Vilkou.



LE PAUVRE SERBE

XVI

LE PAUVRE SERBE

(SERB SARAC)

Un pauvre Serbe se promène au milieu de Stamboul; il est brave et bien fait de sa personne, mais, hélas! pauvre, Dieu sait comme! Pourtant ses chausses sont de drap écarlate à cinq ducats l'aune; sa chemise est de soie; ses pieds sont chaussés de sandales festonnées dont chaque feston vaut un ducat, chaque bande une piastre et chaque courroie un para.

Le pauvre Serbe parcourt les rues, monté sur un cheval magnifique. Quand le *mourgo* [30] hennissait, tout Stamboul en retentissait, et les Osmanlis, saisis de terreur, disaient au cavalier :

« Enfant de Serbe pauvre, ton mourgo n'est-il pas un cheval du Boudjiak? s'il est à vendre, je me porte acquéreur et je consens à te le payer au poids de l'or.

— Mon mourgo n'est ni à vendre ni à échanger, car c'est un brave rejeton des Zméï, et il court aussi promptement que les désirs de mon âme. »

La nièce du sultan, la fille du khan des Tatares, cachée derrière une fenêtre grillée du sérail, l'entend et lui dit :

— Enfant de Serbe pauvre, tu es beau et tu me plais. Approche de la fenêtre; je veux te donner de ma main autant d'*uzluks* [57] qu'il t'en faudra pour soigner comme il faut ton cheval et le ferrer avec des fers en argent, propices pour la course; car sais-tu, frère? chez nous c'est aujourd'hui mercredi et demain jeudi; demain les Osmanlis doivent se rendre à la plaine de Haïdar-Pacha [58] pour lutter ensemble à la bague, et le khan, mon père, a résolu d'accorder ma main au vainqueur.

— Puisque je te plais et que je te suis cher, demain, mon cheval et moi nous nous lancerons dans la plaine de Haïdar comme un tourbillon, et la victoire sera à nous.

— Enfant de Serbe pauvre, tu me plais et je t'aime; mais, hélas! j'ai grand'peur de l'eunuque du harem; c'est un nègre aux lèvres épaisses et à la tête couverte d'écailles de poisson. Il possède un jeune coursier qui n'a point encore vu la lumière du soleil depuis que sa mère l'a mis au monde [59].

— En quel endroit le tient-il caché?

— Depuis trois ans il l'élève dans une écurie voûtée, sombre et creusée sous la terre.

— Avec quoi le nourrit-il ?

— Depuis deux ans il lui donne à manger des feuilles de trèfle sauvage cueillies aux plaines du Boudjiak.

— Que lui donne-t-il à boire ?

— Du lait de jument qui fait sa croupe arrondie : c'est pourquoi, frère, ce maudit eunuque du harem me fait peur, car s'il monte sur son cheval pour courir au jeu de bagues, je risque fort de devenir son partage.

— Sois sans crainte ; il n'est pas de coursier impérial qui vaille mon brave mourgo ; tout ce qu'il poursuit il l'atteint, et sa course est plus rapide que le vol des hirondelles. »

Mercredi passe, jeudi arrive ; les Osmanlis se rendent deux par deux dans la plaine de Haïdar-Pacha pour jouter au jeu des bagues. Les voilà qui s'élancent et se dépassent le long de la plaine, pendant que le Sultan, monté sur magnifique étalon et abrité sous une tente d'étoffe verte, les suit des yeux en caressant sa barbe noire.

Allalah ! coursiers arabes ! Allalah ! coursiers tatares ! Voyez comme leurs sabots s'agitent rapidement ; on dirait des ailes d'un faucon royal. Soudain l'eunuque du

harem excite son cheval, et, dépassant tous les concurrents l'un après l'autre, il se place en tête de la colonne mobile.

Malheur à la fille du khan des Tatares! malheur à la nièce du sultan!

Cependant voici accourir le pauvre Serbe sur son mourgo du Boudjiak; il arrive, atteint le nègre et le laisse loin derrière lui; mais le nègre rusé lui adresse de loin la parole :

« Arrête, enfant aux yeux de flamme; ton mourgo a perdu tous ses fers et tes jours sont en danger. »

Le pauvre Serbe descend de son cheval pour examiner les fers de ses sabots; le nègre avait menti! pas un seul clou n'en était tombé!

Voyant cela, il remonte rapidement sur le coursier impatient et le frappe de son fouet d'airain. Le mourgo s'élance en faisant des bonds de sept toises, et atteint de nouveau le nègre; les voici étrier contre étrier, pommeau contre pommeau, bride contre bride.

A peine l'a-t-il atteint, que le pauvre Serbe frappe le nègre de sa main puissante; le front de l'eunuque se brise contre le pommeau de sa selle, et le misérable tombe et reste étendu dans la poussière avec sa face noire et ses lèvres gonflées, pareil à un tronc d'arbre noirci par les flammes.

Le pauvre Serbe continue sa course de toute la vitesse de son beau cheval; il enlève la bague et rebrousse chemin pour la porter au Sultan.

A cette vue, la fille du khan de Tatares, qui, armée d'une longue-vue, a contemplé le combat à travers le grillage de sa fenêtre, se réjouit au fond de son âme;

elle sort au devant du jeune vainqueur; elle essuie son front avec un voile et l'inonde de parfums.

Puis elle serre son amant dans ses bras, le conduit dans sa chambre et l'épouse. La noce dura une semaine; elle dura un mois tout entier, ainsi qu'il convient à de hauts seigneurs et à de braves guerriers.



KIRA

9.



XVII

KIRA

Dans le port de Braïla, sept bateaux et sept chaloupes débarquent de grandes tonnes de marchandises et embarquent de nombreuses mesures de blé et de maïs.

Qui est le maître de ces navires et de ces marchandises ? C'est un Africain noir et hideux, au crâne couvert d'écailles de poisson, aux lèvres rouges et épaisses, aux yeux à fleur de tête et aux dents éraillées.

Mais que faisait-il pendant que les marchandises sont descendues à terre et que l'on porte le blé sur les vaisseaux ? Il buvait dans le cabaret de Kira et parlait ainsi :

« — O Kira, Kiraline ! fleur de jardin, fée enchanteresse, viens avec moi ; je te soignerai tendrement et te donnerai de belles robes lamées d'argent qui dessineront ta jolie taille, et de grandes *paftalés* [1] de perles

fines et de petites paftalés faites d'*irmiliks* d'or. »[60]

Kira l'écoutait en riant et lui répondait : « Il n'est pas vrai qu'il ait jamais existé d'alliance entre les corbeaux et les hirondelles, entre les serpents et les fleurs, entre les ours et les chevreuils, entre le soleil et les nuages. »

A ces mots, le nègre, couvert d'écailles, enlevait Kira dans ses bras robustes, sautait dans un caïque et le poussait à la dérive du côté de Soulina.

Soudain les frères de Kira, les brigands de Braïla, les serpents du Danube, accouraient sur le rivage en appelant leur sœur ; puis se lançant à la nage et plongeant sous l'onde, ils reparaissaient en un clin d'œil à côté du caïque.

Ils y sautaient légèrement, précipitaient le nègre dans les flots, et, se retournant vers Kira, ils l'apostrophaient ainsi : « Sœur méprisable, sœur chargée de péchés, dis quelle mort tu préfères, la mort en plein soleil ou bien la mort au sein des ténèbres.

— Oh ! mes frères chéris, je ne veux mourir ni à la lumière du soleil, ni dans les ténèbres de la nuit. Je suis innocente. Oh ! je le jure par le nom sacré de mon Dieu, je suis innocente... »

Mais les frères de Kira, les brigands de Braïla, les serpents du Danube, conduisaient à la maison leur malheureuse sœur ; et que faisaient-ils ensuite ?

Ils l'attachaient à un poteau et l'enveloppaient de langes.

Et que faisaient-ils encore ?

Ils enduisaient son corps de goudron et y mettaient le feu sans pitié.

« Sœur misérable, s'écriaient-ils, sœur chargée de

péchés, il n'est pas vrai qu'il ait jamais existé d'alliance entre les corbeaux et les hirondelles, ni entre les fleurs et les serpents, ni entre les ours et les chévreuils, ni entre le soleil et les nuages. »

« Brûle donc au milieu des flammes allumées par nos mains et deviens un brasier ardent, deviens un noir charbon, transforme-toi en vampire, change-toi en négresse si tu veux donner ton amour à un nègre. »

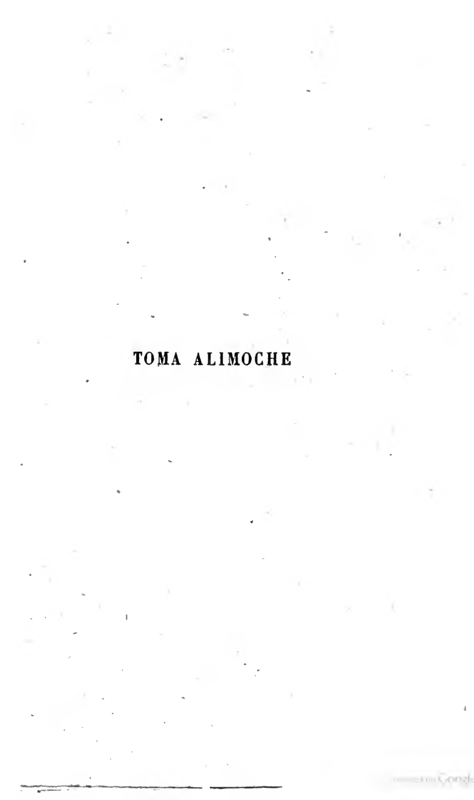
La flamme montait ; Kira gémissait et pleurait éperdument ; son corps se tordait dans les douleurs et sa voix éteinte criait : « Oh ! mes frères bien-aimés je vous en supplie tous les trois... Pitié, pitié pour une pauvre fille... je suis innocente par mon Dieu... innocente... »

La flamme montait toujours et l'enveloppait de toutes parts. De blanc qu'il était, son corps charmant prenait d'abord une teinte rousse, puis rouge, puis noire ; les chairs brûlaient en frémissant, les os craquaient, et la malheureuse tremblait de tous ses membres, luttant contre la mort au milieu des flammes.

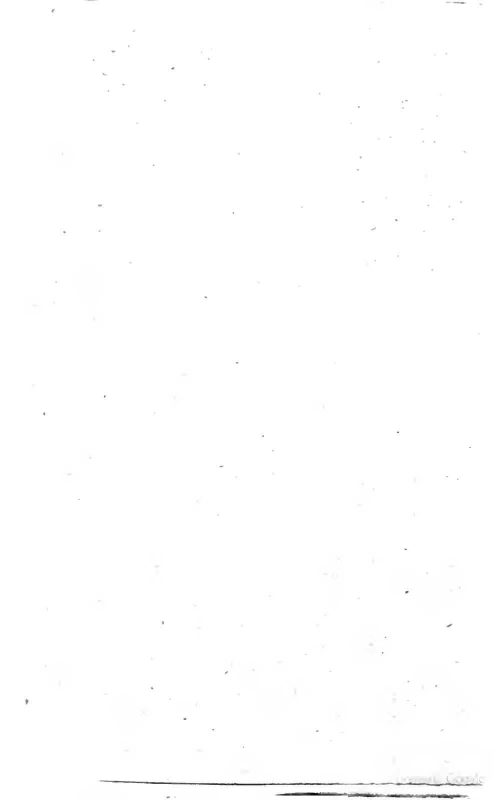
Pauvre fille ! elle jetait un cri terrible, puis un gémissement douloureux, puis un faible soupir, et dans ce soupir elle exhalait son âme.

Alors ses frères ramassaient les restes de son corps, les réduisaient en cendre et les lançaient au vent en s'écriant :

« Ossements chargés de péchés, poudre des ossements, puisse la terre vous engloutir à jamais ! puissent les vents vous porter dans un désert nu et sans bornes, par de-là neuf océans immenses, et par de-là neuf immenses continents !



TOMA ALIMOCHE



XVIII

TOMA ALIMOCHE

Au loin, frère, au loin,
Au loin et pas trop loin,
Là-haut, sur le plateau du Dniester,
Sur la terre de l'Ottoman,
A l'horizon de ces collines,
Au val des cinq ormeaux
Poussés de la même tige,
Comme des frères de la même mère,
Se trouvait Toma Alimoche,
Boyard de la Basse-Moldavie.
Près de lui, son fidèle mourgo,
Attaché à un clou d'argent,
Broutait l'herbe épaisse,
Tandis qu'assis à l'ombre,

Devant un large festin,
Il faisait joie et bombance
Et s'exclamait en mangeant :

« Je voudrais bien boire à quelqu'un
« Et ne sais à qui boire.
« Boirai-je à mon mourgo ?
« Mais le mourgo est un peu fou,
« Il n'est propre qu'à courir.
« Boirai-je à mes armes,
« Mes armes, mes sœurs chéries ?
« Mais elles ne sont que bois sec,
« Bois sec et fer froid. »

Pour lors, voilà qu'il entend
Un hennissement lointain
Qui toujours se rapprochait.
Toma se lève lentement,
Regarde par-dessus les plaines,
Et aperçoit un jeune brave
Sur un cheval noir et léger,
Un cheval de la Dobrodja,
Qui valait un coursier royal.
Ce brave, grand et chevelu,
Ainsi qu'un chêne au feuillage épais,
C'était Mané aux larges épaules !
Il portait un *kojok* [62] large et soyeux
Et une massue grossière
Façonnée à coups de hache.
Il s'approche de Toma
Et lui parle ainsi :

— « Holà ! Toma Alimoche,
« Boyard de la Basse-Moldavie,
« Que chevauches-tu nos terres,
« Dévastant champs et prairies ? »

Le boyard Toma Alimoche
Lui offre un verre de vin rouge :

— « Joie et santé à toi, Mané le bâtard !
« Mais pourquoi te mettre en courroux ?
« Viens plutôt boire avec moi. »

Mané prend le verre de la main gauche,
De l'autre il saisit sa massue
Et la manie si adroitement
Et la lance avec tant de force,
Qu'il fait à Toma une large blessure
Au-dessous de la poitrine,
A l'endroit de la ceinture
Où pendent ses lourdes armes.
Toma sent un frisson glacé,
Néanmoins saisit son paloche à deux mains ;
Mais Mané s'affermit en selle
Tourne le dos et s'enfuit.

— « Holà, hé ! infâme bâtard,
« C'est toi qui m'arraches la vie ;
« Mais si tu tombais entre mes mains,
« La tienne serait plus courte encore. »
Et pendant qu'il criait ainsi,
Il prenait ses entrailles de ses deux mains,
Et les ayant remises à leur place,

Serrait sa ceinture par-dessus,
Puis vers le mourgo se dirigeait :

— « Holà, dit-il, mon petit mourgo,
« Que ne peux-tu, mon brave chéri,
« Faire encore dans ta vieillesse
« Ce qu'étant jeune tu faisais ! »
— « Voilà ma crinière, saute sur mon dos,
« Maître, et tiens-toi ferme,
« Ma vieillesse te fera voir
« Ce qu'étant jeune je valais. »

Lors rapidement Toma se mettait en selle,
Et se lançait à la poursuite de Mané,
Criant sans cesse et toujours :

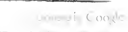
— « Holà hé ! mon petit Mourgo,
« Holà ! mon brave chéri,
« Allonge-toi sur la route,
« Couche-toi comme l'herbe des champs
« Au souffle des aquilons. »

Le mourgo partit à grande carrière,
Si bien que Toma aperçut Mané
Et lui cria de loin, en courant :
— « Tu m'as frappé comme un brigand,
« Tu t'es enfui comme un lâche !
« Mais si tu tombes entre mes mains,
« Ta vie sera courte, crois-moi ! »

Mané tremble et se jette de côté,
Mais Toma l'atteint bientôt

Et le frappe si rudement du paloche
Que du même coup il pourfend son corps,
Ainsi que trois côtes de son cheval noir.
Le corps séparé en deux tombe à terre,
Tandis que Toma parle ainsi à son cheval :

— « Holà hé ! mon petit mourgo,
« Holà, mon brave chéri,
« Mes yeux se couvrent de toiles d'araignée,
« Les nuages tournent au-dessus de ma tête;
« Hâte-toi de courir et de me porter
« Avec la rapidité de la pensée
« A l'horizon de ces collines,
« Au val des cinq ormeaux,
« Car je vais bientôt mourir ;
« Et désormais tant que tu vivras
« Je ne te monterai plus, mon brave.
« Mais après que j'aurai rendu l'âme,
« Quand j'aurai cessé de te caresser,
« Sers-toi de ton sabot comme d'une bêche
« Pour me creuser une fosse sous les arbres ;
« Puis saisis mon corps avec tes dents
« Pour le descendre dans la tombe.
« Les ormeaux s'inclineront sur moi,
« Ils secoueront sur moi leur panache
« Et leurs feuilles couvriront mon corps.



CHALGA

XIX

CHALGA

Sur le rivage élevé du Danube, vers minuit, les Heuduques sont arrivés à la bergerie de Chalga; ils y sont arrivés, ils s'y sont arrêtés, et ayant mis leurs paloches en main, ils ont lié les bergers et ont tué les chiens.

Et quant au chef des bergers, ils l'ont attaché bien plus fortement que les autres; ses coudes se touchent derrière le dos, en sorte que le malheureux se lamente à haute voix.

« Capitaine Caracatouche, chef des Heuduques, toi qui commandes cinq mille et cinq des plus braves! si tu as jamais fait une bonne action de ta vie, prends pitié aussi de moi et détache mes malheureux bras qui souffrent horriblement. »

Le capitaine l'entendit, il en eut pitié et coupa ses

liens ; mais à peine libre, le chef des bergers ôta de son sein un *boutchoum*[63] doré, et en tira des sons si touchants que les vallées en retentirent, les feuilles en frissonnèrent, les flots du Danube en bouillonnèrent et les poissons parurent à la surface.

La jeune Chalga entendit ces notes plaintives à travers son sommeil et se leva aussitôt pour aller dire à sa belle-mère :

« Ma mère bien-aimée, n'as-tu pas entendu la voix du boutchoum retentir dans les vallées lointaines ? Je ne sais, ma mère, si les bergers ont égaré leurs troupeaux, ou s'ils ont perdu leur route dans l'obscurité de la nuit, ou bien s'ils sont attaqués par les Heuduques ? »

La vieille grand'mère lui répondit : « Va dormir tranquille, ma chère enfant, et ne t'inquiète pas des bergers, car c'est leur habitude de sonner du boutchoum quand ils sont pris du désir de revoir leurs maisons.

Mais elle n'avait pas achevé que Chalga entendit de nouveau la voix du boutchoum retentissant avec force et pénétrant jusqu'au fond de l'âme.

« Holà, les enfants ! holà, les serviteurs ! alerte, cria-t-elle, arrachez-vous aux douceurs du sommeil et me préparez vite un cheval ; mettez-lui une selle d'homme, car je veux le monter en brave. »

Elle dit, sauta à cheval et se dirigea rapidement vers le Danube ; sa bouche jetait de longs cris de guerre et sa main brandissait un bousdougan[64] formidable.

Les Heuduques l'entendirent venir de loin et prirent

soudain la fuite ; il leur semblait n'avoir pas assez d'espace devant eux pour se sauver, tandis que Chalga les poursuivait en disant :

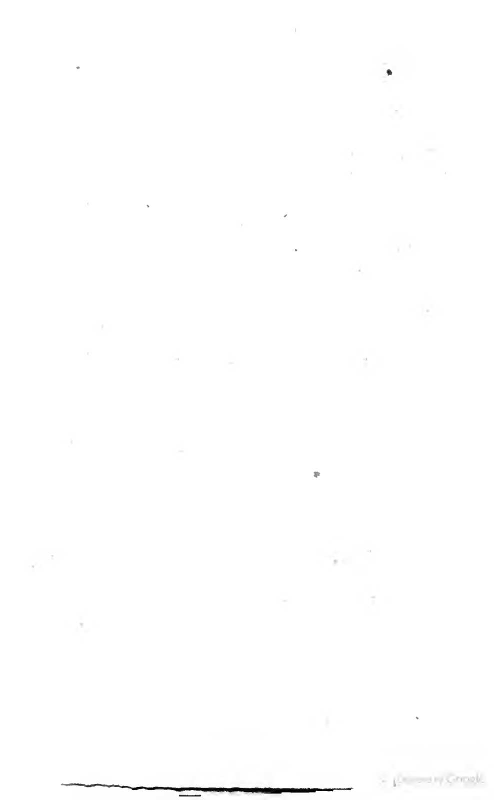
« Attends-moi, attends, attends pour engager une lutte loyale avec moi ; attends-moi, capitan Caracatouche, chef des Heuduques, toi qui commandes cinq mille et cinq des plus braves ; arrête, pour échanger deux mots avec moi et pour éprouver nos armes ; je jure par le Seigneur Dieu de t'apprendre, mon beau gars, comment on attache les bergers de Chalga et comment on pille ses troupeaux. »

Le capitan Caracatouche, le chef des Heuduques, fuyait, fuyait, fuyait toujours, sans même tourner la tête ; mais Chalga est ici, Chalga est là, plus près, plus près encore et lui tranche la tête en courant.

La tête vole et reste en arrière tandis que le corps continue à courir en avant, et le sang coulant à flots rougit la poussière du chemin.

On dit, frère, on dit que depuis cette nuit, quand il arrive quelque bande de Heuduques dans le pays, ils ne se trompent jamais de route, et, par Dieu ! jamais plus ils ne s'arrêtent à la bergerie de Chalga, sur le rivage élevé du Danube !

LA COLLINE DE BOURTCHEL



XX

LA COLLINE DE BOURTCHEL

(MOVILA LUI BURCEL)

Par un beau jour de grande fête,
Se levait un soleil radieux
Qui répandait la joie dans le monde
Et le couvrait d'un voile d'or.
Les cloches sonnaient à grandes volées ;
Les clochers tremblaient sur leur base.
Les étalons couverts d'écume
Mordaient leur frein d'impatience ;
Les drapeaux se dressaient dans l'air,
Puis s'inclinaient respectueusement ;
C'est que soudain venait d'apparaître,
Brillant comme un second soleil,

Le prince Étienne, le Glorieux, [65]
Le prince de Moldavie, l'Invincible,
Qui montait à cheval lestement,
Et, suivi d'un immense cortége,
Partait de la cour de son palais
Pour se rendre à l'église de Vasloui. [66]
Quand il fut près de l'entrée du temple,
Il entendit retentir au loin
Une voix humaine qui disait :

« *Hay, ho, hay ho Boourean !* [67]
« Trace un sillon sur le plateau. »

A ce cri le grand prince Étienne
Arrêtait son coursier sur place,
Et désignant cinq de ses *pantziri*, [68]
Il leur parlait ainsi de sa bouche :

« Avez-vous entendu comme moi,
« Une voix de Roumain dans la plaine ?
« Partez ; découvrez-le en un clin-d'œil
« Et soyez de retour ici avec lui. »

Les cinq pantziri partaient sur l'heure ;
Ils remontaient le cours du Vasloui
Et apercevaient bientôt sur une colline
Un Roumain qui labourait à grand'peine
Et traçait des sillons sur la colline
Pendant que sa voix parlait aux bœufs :

« *Hay ho, hay ho, Boourean !*
« Trace un sillon sur le plateau. »

Les pantziri descendaient de cheval;
Ils enchaînaient le pauvre Roumain
L'amenaient dans la ville de Vasloui
Et le conduisaient devant le prince:

— « Sois sans peur, pauvre Roumain;
« Dis-nous quel est ton nom ? »
— « Je suis sans peur, car je suis Roumain!
« Je suis sans peur, car tu es mon maître,
« Tu es Étienne, le grand Étienne,
« Qui n'a pas son pareil au monde,
« Et moi je suis Choïman Bourtchel,
« Guerrier et brave d'élite. »
— « Longue vie à toi, puisque tu es sans peur.
« Mais confesse-nous la pure vérité:
« Comment as-tu osé commettre le péché
« De te livrer aux travaux du labour
« Justement un jour de grande fête,
« Justement à l'heure sacrée de la prière ? »
— « Prince! je mets la main sur mon cœur,
« Et jure de te dire vérité.
« Avant d'être ce que je suis... un laboureur,
« J'avais un superbe étalon
« Et une massue formidable
« Hérissée de gros clous pointus,
« Laquelle, quand je la brandissais,
« Écrasait huit ennemis à la fois
« Et laissait de larges vides dans leurs rangs.
« Hélas! au temps où j'étais encore
« Un homme valide pour la guerre,
« J'ai abattu bien des ennemis;
« Mon bras a brisé bien des têtes

« Et de Tatares et de Lithuaniens,
« Et de Hongrais orgueilleux ;
« Mais au combat de *Resboeni* [69]
« La massue s'échappa de ma main
« Sous le coup d'un sabre païen ;
« Hélas ! elle ne tomba pas seule à terre,
« Ma main aussi tomba avec elle
« A côté du païen qui tomba.
« Depuis lors je ne sais plus que devenir,
« Car je suis resté pauvre et invalide ;
« Je n'ai ni maison, ni charrue,
« Ni jeunes bœufs à mettre au joug.
« Vainement j'ai prié, et encore prié
« Tous les riches habitants du village
« De me prêter une charrue pour une heure,
« Afin de labourer un coin de terrain ;
« Pendant six jours, je les ai suppliés
« Sans qu'ils fissent attention à moi.
« Alors, prince, j'ai quitté le village
« Et suis allé trouver mon frère ;
« Il m'a prêté sa charrue aujourd'hui,
« Et j'ai commencé aujourd'hui mon labour,
« Car l'homme pauvre n'a pas place au soleil ;
« Il n'a point, hélas ! de jour de fête,
« Mais rien que des jours de labeur ! »

Le prince Étienne l'écouta en silence ;
Puis il parla ainsi :

« Bourtchel, mon cher brave,
« Voici ce que je décide pour toi :
« Prends une de mes charrues à six bœufs

« Pour t'en aller riche de chez nous.
« Prends la colline en toute propriété
« Pour avoir du terrain à labourer.
« Mais tu te posteras à son sommet
« En sentinelle vigilante,
« Et à la vue des hordes de Tatares
« Qui envahiraient le pays,
« Tu crieras de toute la force de ta voix :
« *Alerte ! Étienne, aux frontières !*
« *Alerte ! voici l'ennemi...*
« A ta voix, à ton cri de guerre
« Je me lancerai comme un zméou,
« Et du Tatare sur la terre moldave
« Il ne restera pas même une trace. »

BOGDAN



XXI

BOGDAN [71]

Le glorieux prince Étienne, le héros invincible, est assis sur un trône doré au milieu d'une vaste salle pleine de boyards, de guerriers, *hetmans* et *vestiars* [72], aussi riches qu'ils étaient braves.

Or, voici, frère ! que tout à coup la salle se remplit d'une vive lumière comme si le soleil y avait fait son entrée.

Était-ce le soleil ou n'était-ce pas le soleil ?

C'était le jeune prince à la taille fine et élancée, qui entrait pour aller s'agenouiller devant son père et lui dire :

« Oh ! mon prince, mon père chéri, je viens implo-

rer ton consentement pour épouser la fiancée de mon âme, celle qui a ravi mes yeux ; elle n'est point fille d'empereur ; elle est la fille du riche Litéan qui a abjuré sa religion, mais elle est pure comme la lumière des étoiles, elle est vive comme un joli oiseau et douce comme une fleur. »

Le prince Étienne accorda son consentement dans un baiser paternel qu'il déposa sur le front de son fils ; puis le chargeant de beaux présents de noce, il lui donna pour compagnons cinquante guerriers choisis dans le camp.

Les guerriers montèrent à cheval et partirent avec le jeune prince le jour de la Saint-Pierre pour arriver au château du Litéan le jour de la Saint-Démètre.

Mais à peine le riche renégat les eut-il aperçus qu'il ferma les portes de son château et cria du haut de sa tour :

« Que celui qui prétend à la main de ma fille, que mon futur gendre franchisse les murailles et qu'il ouvre lui-même les portes de mon château ! »

Il n'avait pas achevé que Bogdan ayant excité son cheval lui fit prendre un élan superbe et sauta par-dessus les murailles.

« Salut à toi, beau-père ! » dit-il, et il ouvrit les portes pour laisser entrer ses compagnons. A cette vue, le Litéan, le riche renégat, ravi au fond de son âme, caressa avec une douce satisfaction sa vieille moustache et cria de nouveau :

« Que celui qui prétend à la main de ma fille, que mon

futur gendre franchisse les ballots de draps qui sont dans la cour et que tout soit à lui. »

Bogdan lança de nouveau son cheval et d'un bond il arriva jusqu'au pied du grand escalier en franchissant les ballots.

« Salut à toi, beau-père ! » dit-il, et prenant les pièces de drap, il les distribua à ses compagnons, à chacun selon son mérite et selon sa taille. Au guerrier de taille moyenne, il fit cadeau de drap écarlate pour le faire mieux ressortir ; au guerrier élancé, du drap jaune pour le faire briller de loin.

Alors le riche renégat tenta une dernière épreuve ; il entra avec Bogdan dans l'intérieur du château et le mit en présence de trois filles, belles comme des impératrices ; toutes les trois ayant mêmes traits et même taille, toutes les trois également blanches et ravissantes, ainsi que trois lys d'argent.

Les yeux du jeune prince lancèrent des flammes à la vue de ces trois merveilles ; mais le Litéan lui dit :

« Que celui qui prétend à la main de ma fille, que mon futur gendre reconnaisse sa fiancée et l'épouse ! »

Que fit alors Bogdan ? il ôta l'anneau de son doigt, le jeta sur le tapis et s'écria d'une voix menaçante :

« Que celle qui est ma fiancée, que ma future bien-aimée aille chercher l'anneau et le place à son doigt. Car j'ai un sabre à deux tranchants qui demande une tête de jeune fille. »

A ces paroles la jeune fiancée, embellie par les larmes qui s'échappent de ses beaux yeux, alla s'agenouiller sur le tapis, en pliant son corps comme une fleur au souffle du vent, et ramassa l'anneau.

Mais à peine l'eut-elle mis à son doigt que Bogdan, la joie dans l'âme, courut relever sa belle fiancée et couvrit ses beaux yeux de baisers ardents; puis la pressant dans ses bras il la déposa sur les coussins d'un riche *radvan*[73], et partit avec elle.

Or, qui venait après eux?

Une foule d'autres voitures chargées de belles dames, de vrais jardins remplis de fleurs, ainsi que les cinquante guerriers choisis dans le camp.

Ils partirent le jour de la Saint-Démètre et arrivèrent le jour de la Saint-Pierre pour célébrer leur noce; une noce tellement splendide qu'on n'en avait encore vu de pareille.

CONSTANTIN BRANKOVANO

XXII

CONSTANTIN BRANKOVANO [74]

Le vieux boyard Constantin Brankovano était un prince chrétien dont les immenses trésors avaient excité la cupidité des ennemis; mais en vain ceux-ci avaient-ils cherché à le perdre!

Voici qu'un jeudi, jour fatal pour la vie du prince, aux premières lueurs de l'aurore, Brankovano se leva de son lit, plongea sa figure dans la fraîcheur de l'eau, et après avoir adressé de longues prières à Dieu, se mit à la fenêtre de son château.

Mais à peine eut-il jeté un regard dans la plaine que, saisi de terreur, il courut réveiller ses trois fils et leur dit : « Oh! mes enfants bien-aimés, quittez les douceurs du sommeil, levez-vous et apprêtez vos armes; le pacha

12.

cruel vient de cerner notre demeure. Il a braqué sur nous de grandes pièces de canon qui abattent les murailles les plus solides. »

Il n'avait pas achevé, que les ennemis envahissaient le château, et les faisaient tous les quatre prisonniers ; ils les attachaient tous les quatre, les jetaient dans une barque et les transportaient au loin dans une grande forteresse, aux bords de la mer.

« Vieux boyard Constantin Brankovano, toi, le prince chrétien, quitte ta religion et deviens musulman, si tu as pitié de tes enfants et si tu veux vivre encore le reste de tes jours.

— Tatares païens ! vous, les ennemis du nom chrétien, dussiez-vous massacrer mes trois enfants sous mes yeux, je ne renierai jamais la sainte foi du Christ. Allez, faites de moi ce qu'il vous plaira. »

A ces mots, le cruel pacha jeta des cris de rage et donna le signal de mort : deux bourreaux nègres s'approchèrent des trois enfants et choisirent l'aîné d'entre eux ; puis ils bandèrent les yeux du bel adolescent et lui tranchèrent la tête.

Le vieux Brankovano soupira profondément et dit, « Seigneur Dieu que ta volonté soit faite ! »

Les bourreaux se précipitèrent de nouveau sur les pauvres enfants, et des deux qui restaient encore ils choisirent le puîné, frêle créature aux cheveux blonds et soyeux ; un instant après, sa tête charmante roulait sur les dalles de la prison.

Le vieux Brankovano gémit douloureusement au fond

de son âme et dit : « Seigneur, Seigneur Dieu, que ta volonté soit faite ! »

Frappé de surprise à la vue de tant de résignation, le cruel pacha fit signe au bourreau de s'arrêter, et se sentant ému de pitié: «Vieux boyard Constantin Brankovano, prince chrétien, dit-il, tu avais trois enfants; des trois, tu viens d'en perdre deux ; un seul te reste ; si tu veux sauver ses jours, abjure la religion du Christ pour celle de Mohammed.

— Dieu est grand ! répondit le prince, je suis né chrétien et chrétien je veux mourir. Oh ! mon enfant chéri, tais-toi, ne pleure pas ainsi, car mon cœur se brise dans ma poitrine; tais-toi, et meurs dans ta religion; car le ciel s'ouvre pour toi. »

Le cruel pacha sentit croître sa fureur; ses yeux s'injectèrent de sang et sa voix devint sourde de rage. Les bourreaux préparèrent leurs armes meurtrières, et arrachant le jeune et tendre enfant des bras de son père, ils le jetèrent sous leurs pieds et firent voler sa tête angélique.

Le vieux Brankovano fondit en larmes et dit du fond de son âme. « Seigneur, Seigneur Dieu ! que ta volonté soit faite ! « Puis tout à coup il lui sembla que le monde se couvrait de ténèbres ; son cœur se déchira avec une grande douleur; la fureur s'empara de ses esprits et il s'écria :

« Oh ! misérables brigands ! païens, fils de chiens ! J'avais trois enfants; vous me les avez ravis tous les trois. Fasse le Seigneur Dieu que mon vœu s'accomplisse ! puissiez-vous disparaître de la surface de la

terre comme les nuages au souffle des vents! puissiez-vous ne pas trouver de place en ce monde pour ensevelir vos morts et n'avoir jamais d'enfants à caresser! »

Les Tatares frissonnèrent sous cette malédiction et se précipitèrent comme des bêtes fauves sur le vieux prince; ils le terrassèrent et arrachèrent toute la peau de son corps, puis remplissant cette peau avec de la paille et la plaçant debout :

« Vieux ghiaour! prince ghiaour, Constantin Brankovano, s'écrièrent-ils, ouvre tes yeux et vois si tu peux reconnaître ta peau.

— Oh! Tatares, race maudite! dussiez-vous dévorer mes propres chairs, sachez que Constantin Brankovano est mort dans la foi de ses pères, dans la sainte religion du Christ! »

LE MONASTÈRE D'ARGIS

XXIII

LE MONASTÈRE D'ARGIS [75]

I

Le long de l'Argis [76]
Sur un beau rivage,
Passe Negru Voda [77]
Avec ses compagnons,
Neuf maîtres maçons,
Et Manol, dixième,
A tous supérieur.
Ensemble ils vont choisir
Au fond de la vallée
Un bel emplacement
Pour un monastère.

Voici qu'en chemin
Ils firent rencontre,
D'un jeune berger
Jouant de la flûte,
Jouant des doïnas.
Et l'apercevant,
Le prince lui dit :

« Gentil bergeret,
« Joueur de doïnas,
« Tu as rencontré
« Le cours de l'Argis
« Avec ton troupeau ;
« Tu as descendu
« Le cours de l'Argis
« Avec tes moutons.
« N'aurais-tu point vu
« Par où tu passas,
« Un mur délaissé
« Et non achevé,
« Dans le vert fouillis
« Des noisetiers ? »
— « Oui, prince, j'ai vu
« Par où j'ai passé
« Un mur délaissé
« Et non achevé ;
« Mes chiens à sa vue
« Se sont élancés
« En hurlant à mort, [78]
« Comme en un désert. »

Le prince à ces mots
Devient tout joyeux

Et repart soudain,
Allant droit au mur
Avec ses maçons,
Neuf maîtres maçons,
Et Manol, dixième,
A tous supérieur.
« Voici le vieux mur;
« Ici je choisis
« Un emplacement
« Pour un monastère.
« Or, vous, mes maçons,
« Mes maîtres maçons,
« Jour et nuit en hâte
« Mettez-vous à l'œuvre;
« Afin de bâtir;
« D'élever ici
« Un beau monastère
« Sans pareil au monde.
« Vous aurez richesses
« Et rangs de boyards ;
« Ou sinon, par Dieu !
« Je vous fais murer,
« Murer tout vivants
« Dans les fondements.

II

Les maçons en hâte
Tendent leurs ficelles,
Prennent leurs mesures
Et creusent le sol ;
Bientôt ils bâtissent
Bâtissent un mur.
Mais tout le travail du jour
Dans la nuit s'écroule ;
Le second jour de même ;
Le troisième, de même ;
Le quatrième, de même.
Leurs efforts sont vains,
Car tout le travail du jour,
Dans la nuit s'écroule.
Le prince étonné
Leur fait des reproches ;
Puis dans sa colère
De nouveau menace
De les murer tous
Dans les fondements.
Les pauvres maçons
Se remettent à l'œuvre,
Et travaillent en tremblant,

Et tremblent en travaillant,
Tout le long d'un jour d'été,
D'un grand jour jusqu'au soir.
Voilà que Manol
Quitte ses outils,
Se couche et s'endort
Et fait un rêve étrange.
Puis soudain se lève,
Et dit ces paroles :
« Vous, mes compagnons,
« Neuf maîtres maçons,
« Savez-vous quel rêve
« J'ai fait en dormant ?
« Une voix du ciel
« M'a dit clairement
« Que tous nos travaux
« Iront s'écroulant,
« Jusqu'à ce qu'ensemble
« Nous jurions ici
« De murer dans le mur,
« La première femme,
« Epouse ou sœur,
« Qui apparaîtra
« Demain à l'aurore,
« Apportant des vivres
« Pour l'un d'entre nous.
« Donc si vous voulez
« Achever de bâtir
« Ce saint monastère,
« Monument de gloire,
« Jurons tous ensemble
« De garder le secret,

« Jurons d'immoler,
« De murer dans le mur
« La première femme,
« Epouse ou sœur
« Qui apparaîtra
« Demain à l'aurore.

III

Voici qu'à l'aurore
Manol s'éveille,
Et en s'éveillant
Il grimpe aussitôt
D'abord sur la haie ;
Puis il monte encore
Sur l'échafaudage,
Et regarde au loin,
Les champs et la route.
Mais qu'aperçoit-il ?
Qui voit-il venir ?
C'est sa jeune épouse
La Flora des champs.
Elle se rapprochait
Et lui apportait
Des mets à manger
Et du vin à boire.
Manol la voit ;
Lors sa vue se trouble,
Et saisi d'effroi,
Il tombe à genoux,
Joint les mains et dit :

« O Seigneur, mon Dieu !
« Répands sur la terre
« Une pluie écumante
« Qui trace des ruisseaux,
« Et creuse des torrents ;
« Que les eaux se gonflent
« Pour inonder la plaine,
« Et forcent ma femme
« De rebrousser chemin. »

Dieu prend pitié,
Et à sa prière,
Assemble les nuages
Qui dérobent le ciel.
Soudain il en tombe
Une pluie écumante,
Qui trace des ruisseaux
Et coule en torrents.
Mais elle ne peut
Arrêter l'épouse
Qui toujours avance,
Traverse les eaux
Et toujours approche.
Manoli la voit
Et son cœur gémit ;
Il s'incline encore
Joint les mains et dit :

« O Seigneur, mon Dieu !
« Déchaîne un grand vent
« Au loin sur la terre,
« Qui torde les platanes,

« Dépouille les sapins,
« Renverse les montagnes,
« Et force ma femme
« De s'en retourner
« Loin dans la vallée. »

Dieu prend pitié,
Et à sa prière
Déchaîne un grand vent
Du ciel sur la terre ;
Le vent souffle, siffle,
Il tord les platanes,
Dépouille les sapins
Renverse les montagnes ;
Mais il ne peut encor
Arrêter l'épouse
Qui toujours avance,
Fait de longs circuits.
Mais toujours approche,
Approche, ô malheur !
Du terme fatal.

IV

Pourtant les maçons,
Neuf maîtres maçons,
Éprouvent à sa vue
Un frisson de joie,
Tandis que Manol
La douleur dans l'âme
La prend dans ses bras,
Grimpe sur le mur
L'y dépose, hélas !
Et lui parle ainsi :
« Reste, ma fière amie,
« Reste ainsi sans crainte,
« Car nous voulons rire,
« Pour rire te murer. »
La femme le croit
Et rit de bon cœur,
Tandis que Manol,
Fidèle à son rêve,
Soupire et commence
A bâtir le mur.

La muraille monte
Et couvre l'épouse,
Jusqu'à ses chevilles,
Jusqu'à ses genoux.
Mais elle, la pauvrette,
A cessé de rire ;
Et saisie d'effroi
Se lamente ainsi :

« Manoli, Manol,
« O, maître Manol !
« Assez de ce jeu
« Car il est fatal.
« Manoli, Manol,
« O, maître Manol !
« Le mur se resserre
« Et brise mon corps. »

Manoli se tait
Et bâtit toujours.
Le mur monte encore
Et couvre l'épouse
Jusqu'à ses chevilles
Jusqu'à ses genoux,
Et jusqu'à ses hanches,
Et jusqu'à son sein.
Mais elle, oh ! douleur !
Pleure amèrement
Et se plaint toujours :

« Manoli, Manol,
« O, maître Manol !

« Assez de ce jeu,
« Car je vais être mère.
« Manoli, Manol,
« O, maître Manol !
« Le mur se resserre
« Et tue mon enfant.
« Mon sein souffre et pleure
« Des larmes de lait. »

Mais Manol se tait
Et bâtit toujours.
Le mur monte encore
Et couvre l'épouse
Jusqu'à ses chevilles,
Jusqu'à ses genoux,
Et jusqu'à ses hanches,
Et jusqu'à son sein,
Et jusqu'à ses yeux,
Et jusqu'à sa tête ;
Si bien qu'aux regards
Elle disparaît,
Et qu'à peine encore
On entend sa voix
Gémir dans le mur :

« Manoli, Manol,
« O, maître Manol !
« Le mur se resserre
« Et ma vie s'éteint. »

V

Le long de l'Argis
Par un beau rivage,
Negru Voda vient
Faire ses prières
Au saint monastère,
Monument de gloire
Sans pareil au monde.
Le grand prince arrive,
Et en le voyant
Devient tout joyeux
Et s'exprime ainsi :

— « Vous les architectes,
« Les maîtres maçons,
« Déclarez ici,
« La main sur le cœur,
« Si votre science
« Peut me construire
« Un autre monastère,
« Monument de gloire
« Plus grand et plus beau ! »

Les maîtres maçons,
Les dix architectes,

Perchés sur le toit
Se sentent à ces mots,
Tout joyeux, tout fiers,
Et répondent ainsi :

« Il n'existe pas
« Ici sur la terre,
« Pareils à nous dix,
« Dix maîtres maçons.
« Sachez qu'à nous dix
« Nous pouvons bâtir
« Un autre monastère,
« Plus grand et plus beau ! »

Le prince à ces mots
Devient tout pensif ;
Puis avec un méchant rire
Soudain il commande
Qu'on brise l'échelle
Et l'échafaudage,
Et qu'on abandonne
Là-haut sur le toit
Les pauvres maçons
Afin qu'ils expirent.
Mais eux à l'instant,
Sans perdre la tête,
Tiennent un conseil,
Et se construisent
Des aîles volantes
Avec des planchettes,
Et puis les étendent
Et volent dans l'air.

Mais, hélas ! ils tombent,
Et après leur chute
Se changent en pierres.
Or, quant à Manol,
Au maître Manol,
Juste au moment même
Où il prend l'élan,
Voici qu'il entend
Sortir des murailles
Une voix chérie,
Faible et étouffée,
Qui pleure et gémit ;
Et se plaint ainsi :

« Manoli, Manol,
« O, maître Manoli !
« Le mur froid m'oppresse,
« Et mon corps se brise,
« Et mon sein s'épuise,
« Et ma vie s'éteint. »

A ces mots touchants
Manoli pâlit ;
Son esprit se trouble,
Ses regards se voilent ;
Il voit tout tourner,
Ciel, terre et nuages ;
Et du haut du toit
Il tombe soudain.
La place où il tombe
Se creuse en fontaine,
Fontaine d'eau claire,

Amère et salée ;
Eau mêlée de larmes,
De larmes amères !



MIHOU



XXIV

MIHOU

Sur le mont Barbat,
Par un chemin creux,
Chemine en chantant
Le jeune Mihou,
Beau, fier comme un paon,
Vrai paon des forêts,
Vrai chef de brigands.
Il s'en va chantant,
Jouant du *kobouz* [79],
D'un kobouz en os
Au chant mélodieux.
Le brave chemine
Sur un *mourgouchor* [80]

Au sein de la nuit
A travers les bois,
Les bois de Mertza.
La nuit était sombre,
Le feuillage épais,
Le sentier ardu ;
Mais lorsqu'en montant,
Le mourgo frappait
Le sol de ses pieds,
La pierre étincelait,
Éclairant les ténèbres
Comme un jour brillant.
Ils vont, frère, ils vont,
Sans laisser de trace,
Sur les feuilles tombées
Aux sentiers perdus.
Il marche toujours
Mihou, le jeune brave,
Les feuilles battant [81],
Les forêts éveillant,
Et de sa voix disant :

« Va, mourgouchor, va,
« Le long du plateau ;
« Pourquoi quitter le sentier
« Et prendre par la colline ?
« Est-ce le frein qui te gêne
« Est-ce la selle qui te blesse,
« Que tu portes si lourdement
« Mon corps si léger ? »

— « Le frein ne me gêne,
« La selle ne me blesse,

« Mais ce qui me gêne
« Et ce qui me blessse,
« C'est que par ici,
« Sont en embuscade
« Cinquante moins cinq,
« Juste quarante-cinq
« Valeureux brigands,
« Braves Levantins
« Qui ont quitté leurs parents
« Dès l'âge le plus tendre.
« Ils sont réunis
« En un grand banquet
« Dans le val profond,
« Au coin d'un rocher,
« Sous d'épais platanes
« Et des noisetiers,
« Autour d'une table
« D'une seule pierre
« Crevassée en quatre,
« Liée avec des fils de fer,
« Et portant des lettres sculptées,
« Des lettres de livre
« Et toutes dorées.
« A table est assis,
« Prêt à te piller,
« Janock, le Hongrois,
« Le vieux malfaiteur
« Dont la barbe hérissée,
« Vieillie dans le crime,
« S'allonge et se perd
« Jusque dans la ceinture.
« Il a, frère, il a,

« Des sabres luisants,
« Un fusil rayé
« Et un cœur d'acier.
« Et il a de plus,
« Au coin du rocher,
« De braves Levantins
« Qui ont quitté leurs parents
« Dès l'âge le plus tendre.
« Tous, Hongrois de cœur,
« Prêts aux coups de main,
« Tous, forts et nerveux,
« Braves aux larges nuques,
« Braves sans salaire !
« Portant grands chacots
« Et de longues tresses
« Qui tombent sur leurs dos.
« Ils nous entendront,
« Ils apparaîtront,
« Et malheur à toi !
« Et malheur à moi !

« — Va, Mourgouchor, va,
« Le long du plateau,
« Quitte la colline
« Reprends le sentier,
« Car Mihou est brave,
« N'aie crainte avec lui,
« Mourgouchor, fie-toi
« A ces bras puissants,
« Puissants et nerveux ;
« A cette large poitrine,
« Large et bien couverte,

« A cette belle dague,
« Au tranchant d'acier ! »

Le mourgo, rapide
Comme la pensée
Quitte la colline
Et prend le sentier,
Il marche et s'en va,
Pendant que Mihou
Lui répète encore :

« Va, Mourgouchor, va,
« Le long du plateau,
« Cours vers la prairie,
« Et vers la clairière
« Abondante en fleurs
« Et fertile en herbes.

—

Voici, dans le bois,
Que Janock soudain,
Pendant qu'il buvait
Et faisait bombance,
S'arrête immobile
Car par intervalles
Il ouit résonner,
Un chant fier et doux,
Charme des forêts,
Un vrai chant de brave,
Et la voix vibrante

Et douce à l'oreille
D'un kobóuz en os
Aux notes suaves.
Et voilà, voilà
Que Janock tressaille,
Se lève d'un bond
Et dit à voix haute :

« — Oh ! vous tous, mes braves,
« Vous, mes Haramins,
« Silence, écoutez
« Et prenez les armes,
« Car d'ici j'entends
« La voix d'un kobouz,
« Résonnant au loin
« Parmi la feuillée.
« Donc, alerte, alerte,
« Partez à l'instant
« Pour vous embusquer
« Et barrer la route
« Au pont, au ravin,
« Au val du peuplier,
« Au sentier brisé,
« Au chemin étroit,
« A la source pure
« Qui n'a que peu d'eau.
« Si c'est quelque brave
« Ne lui faites mal,
« Mais si c'est un fou,
« Un efféminé,
« Qu'il soit souffleté,
« Puis laissez-le aller. »

Les Hongrois s'élancent,
Et barrent le chemin,
Mais dès qu'il les voit
Mihou de leur dire :

— « Braves Haramins !
« Malheur à vos têtes ! »

Et sans achever
Sur eux il s'élance
Tourne à droite, à gauche,
Et les abat tous ;
Puis repart encore
A travers les bois,
Avec son mourgo,
Pendant que les pierres
En étincelant
Éclairaient la nuit,
Comme un jour brillant.
Ils vont vers Janock,
Janock à leur vue :

— « Oh ! vous tous, mes braves,
« Vous, mes Haramins,
« Saisissez vos lances,
« Tirez vos fusils. »

— « Laissez là vos lances,
« Laissez vos fusils,
« Car je suis Mihou,
« Et veux vous chanter,
« Un chant fier et beau,
« Un vrai chant de brave ;

« De mon kobouz d'os
« A la voix vibrante. »

—

Et voilà, voilà,
Que Mihou soudain
Commence en ce lieu,
A dire avec feu,
Commence doucement
A dire avec âme
Un chant émouvant
De telle beauté,
Que les monts en résonnent,
Les aigles accourent, .
Les pins se balancent,
Les feuilles murmurent,
Les étoiles brillent
Et arrêtent leur course.
Et tous les Hongrois
L'écoutent avec amour;
Et Janock soudain,
D'adoucir sa voix;
Il s'adresse à Mihou
Et l'invite à table :

— « Viens, dit-il, Mihou,
« Viens ici, mon brave,
« Festiner ensemble
« Et nous réjouir;

« Et puis tous les deux,
« Nous irons lutter. »

Ils s'assemblent tous,
Se mettent à table,
Font chère joyeuse
Et se réjouissent,
Et choquent leurs armes
A grands cris de joie ;
Puis, quand vers le jour,
Ils eurent fini
De se régaler,
De goûter les vins ;

Janok le Hongrois,
Mihou le Moldave,
Se rendent à part
Et la lutte commence.

Tous les Hongrois,
Neveux de Janock,
Sont à regarder,
Comme ils se retournent,
Comme ils se renversent,
Ainsi que des braves
Et de vrais zméï.
Mais voilà, voilà,
Que Mihou soudain
S'arrête sur place,
Saisit le Hongrois,
En l'air le soulève
Le rejette à terre,

Et me l'agenouille
Et tranche sa tête.

Les autres Hongrois,
Neveux de Janock,
Sont pétrifiés,
De terreur frappés !
Mihou les éveille,
Et leur parle ainsi :

— « Vous, les valeureux,
« Vous, les Haramins !
« Celui, qui de vous,
« Pourra soulever
« Ma lourde massue
« Lourde comme elle est,
« Et ma carabine
« Lourde comme elle est,
« Et toutes mes armes,
« Lourdes comme elles sont,
« Que celui-là vienne
« Pour fraterniser,
« Et faire avec moi
« Le métier des braves
« Dans les bois profonds. »

Les Hongrois accourent,
Se baissent à terre,
Mais en vain, en vain !
Aucun d'eux ne peut
Lever sur son dos,
Les armes trop lourdes
A terre jetées.

— « Vous, pauvres enfants,
« Pauvres Haramins,
« Quittez les forêts;
« Prenez la charrue,
« Car vous n'êtes pas
« Faits ainsi que nous,
« Pour le beau métier,
« Le métier des braves,
« Mais bien pour la bêche
« Et la pelle ignoble ! »

Et parlant ainsi,
Mihou le vainqueur,
De son petit doigt
Soulève ses armes
Et reprend sa route ;
Et derrière lui
La forêt bouillonne,
La forêt résonne
D'un chant fier et beau,
D'un vrai chant de brave,
Des sons d'un kobouz,
Charmant à l'oreille,
D'un kobouz en os
A la voix vibrante !

NOTES

15.



I

LA PETITE BREBIS

1. C'est-à-dire un Roumain de la Transylvanie ; dans son ignorance, l'habitant des provinces danubiennes confond très-souvent le Transylvain, son frère par le sang et par la langue, avec le Hongrois qui se l'est incorporé.

2. Vrantcha est un arrondissement du district de Poutna, en Moldavie, sur le penchant des Carpathes, dont les habitants forment entre eux une sorte de fédération patriarcale et ont conservé dans leur costume, comme dans leurs habitudes, le type primitif du Moldave.

3. Birsa, village des environs de Cronstadt en Transyl-

vanie; on appelle brebis birsane, celle qui marche en tête du troupeau.

4. Dans la cérémonie du mariage selon le rite grec, il est d'usage que les pères, assis, tiennent dans leurs mains, pendant quelques minutes, les couronnes de fleurs ou d'or émaillé dont le prêtre orne le front des jeunes mariés.

5. Ce passage admirable de la ballade où le poëte fait assister toutes les merveilles de la création à la consécration de l'union de l'homme avec la mort, rappelle une description analogue dans *Atala.*

6. Le portrait que la mère fait de son enfant est, dans l'original, un chef-d'œuvre de sentiment, d'harmonie poëtique et de concision :

Mindru ciobanel	Un beau petit berger
Tras pintr' un inel;	Tiré par une bague;
Perişorul luĭ,	Ses gentils cheveux,
Pana corbuluĭ;	Plume de corbeau;
Musteţioara luĭ	Sa fine moustache,
Spicul griuluĭ;	Épi du blé;
Ochişoriĭ luĭ	Ses gentils yeux,
Mura câmpuluĭ;	Mûres des champs;
Feţişoara luĭ	Sa gentille figure,
Spuma lapteluĭ.	Écume du lait.

Tous les mots de la langue roumaine sont susceptibles de diminutifs, comme dans l'italien, et, dans ce cas, ils deviennent des termes caressants. Pour rendre en français le véritable sens des mots *perisori,* cheveux; *ochisori,* yeux; *fetisoara,* figure, etc., nous avons ajouté l'adjectif *gentil* à tous les mots correspondants dans la traduction.

7. La fin de cette ballade manque ; toutes nos recherches pour la découvrir ont été jusqu'à ce jour infructueuses.

II

HERCULE

8. Cette ballade est une des plus anciennes et des plus intéressantes, par rapport à l'allégorie mythologique qui en fait le fond. Elle reporte la pensée aux temps de la domination romaine en Dacie, alors que les bains d'Hercule situés dans le banat de Témesvar, et connus aujourd'hui sous le nom de Méhadia, étaient célèbres parmi les colons de Trajan. La jeune fille, « douce, attrayante et cachée dans l'ombre d'un rocher » personnifie la source minérale, qui a conservé après deux mille ans, le nom de *Source d'Hercule.* »

9. La *Tcherna*, petite rivière encaissée dans une gorge romantique des Carpathes Transylvaines et qui se jette dans le Danube à côté de la ville d'Orsova. L'établissement des bains de Méhadia, s'élève sur les bords de ce petit torrent. La route qui y conduit en partant d'Orsova traverse une contrée montagneuse des plus pittoresques et très-riche en souvenirs romains.

10. Il est vraisemblable que le poëte a voulu personnifier, dans ces trois jeunes filles, les trois grandes parties de la Dacie, c'est-à-dire la Transylvanie, la Valachie et la Moldavie qui s'étendait anciennement jusqu'au Dniester, et possédait une partie du littoral de la Mer Noire.

III

LE DRAGON

11. La race des chevaux de la Dobrodja était célèbre autrefois.

12. Les femmes roumaines ont pour habitude d'endormir leurs enfants avec des strophes douces et mélancoliques, qui commencent et se terminent presque toujours par le mot *nani nani.*

Nani-nani copilas,	Nani-nani, petit enfant,
Dormi cu mama, angeras,	Dors, cher ange, près de ta maman,
Ca mama te-a legana,	Car ta maman te bercera
Si mama te-a saruta,	Et ta maman t'embrassera
Si mamuca ți a canta	Et ta maman chantera
Nani-nani, nani-na, etc.	*Nani-nani, nani-na... etc.*

Ce refrain rappelle la strophe que les femmes chantent en Italie, le jour de Noël :

Dormi, dormi nel mio seno
Dormi, o! mio fior Nazareno,
Il mio cor culla sara,
Fa la *nina-nana na.*

13. *Paloche*, épée à deux tranchants.

14. Devenir *frères en croix* ou *frères de la croix* est un usage antique dont les contes et les ballades populaires font souvent mention. Ce lien sacré imposait à ceux qui le formaient, le devoir de se sacrifier les uns pour les autres. On devenait *frères en croix* après avoir accompli certaines formules mystérieuses et après avoir surtout opéré le *mélange du sang.* Cette opération cabalistique consistait à se faire sur le bras droit des incisions en forme de croix,et à mélanger ainsi le sang de son frère avec le sien. Les peuplades à demi sauvages de l'Epire, de la Thessalie, du Monténégro, ont de même, leurs *frères faits* (*adelphopoiëtoi.*)

Tout porte à croire que cet usage, qui se perd de nos jours, remonte à certaines traditions de franc-maçon-

nerie du temps des Croisades, ou bien qu'il se rattache aux signes mystérieux adoptés sous l'empire romain par les premiers chrétiens.

IV

LA MALÉDICTION

15. Cette malédiction est connue dans la Roumanie sous le nom, de « la malédiction des hirondelles ; » elle atteint, à ce que l'on croit, ceux qui détruisent les nids de ces oiseaux.

16. Le *boutouk* est une espèce de cangue, dans laquelle on emprisonne les pieds des condamnés, pour les empêcher de se sauver. Lorsqu'on découvrit la prison dans les fouilles de Pompei, on découvrit un grand boutouk en bronze.

LE VOILE ET L'ANNEAU

17. *Zméi*, animaux fantastiques, qui jouent un grand rôle dans les superstitions et les légendes populaires.

VI

BOUJOR

18. Le nom de ce brigand est très-populaire en Moldavie ; le peuple parle de lui avec admiration et respect : car

s'il était impitoyable pour les employés de l'État et les boyards, il était au contraire fort généreux envers les paysans et les malheureux. *Boujor* signifie pivoine; c'est un sobriquet que lui a valu la couleur de ses cheveux roux.

19. La plupart des chants populaires commencent par ces mots : *Feuille verte de noisetier,* ou *de chêne,* ou *de muguet,* ou *de sapin,* etc ; cette introduction semble étrange, mais en voici l'explication :

La fleur ou l'arbre, dont le poëte populaire arrache une feuille pour la mettre au front de son petit poëme, doit avoir quelque analogie symbolique avec le sujet même du chant, en sorte que, sous une forme allégorique, la feuille de telle ou telle fleur, de tel ou tel arbre, joue le même rôle que l'invocation des poëmes antiques, invocation qui sert d'explication du sujet. Ainsi le poëte veut-il chanter un brave brigand ? Il choisira parmi les arbres de la forêt, celui qui donnera le mieux l'idée de la force, et il commencera nécessairement par la feuille verte du *chêne;* plus loin, dans le cours même de la légende, le brigand arrive-t-il au terme de sa vie, le poëte fera figurer la feuille verte du *sapin,* l'arbre de la mort. S'agira-t-il au contraire d'une jeune fille ? Le chant commencera par la *feuille verte de la rose,* ou par la *feuille du muguet,* ou par la *feuille de la violette,* etc.

Tel a été, dans le principe, le sens de cette allégorie poétique ; mais plus tard les troubadours Cigains qui parcourent le pays, ont abusé de la formule et en ont fait une licence poétique qu'ils ont poussée souvent jusqu'à l'extravagance.

20. *Ciocoï* est un terme de mépris dont le peuple stigmatise ses oppresseurs, tels qu'employés de l'État, boyards, etc.; ce mot signifie valet, homme vil, pied-plat.

21. *Fokchani*, ville frontière située entre la Moldavie et la Valachie.

22. La *vedritza* est une mesure de vin contenant près de vingt litres.

23. La *pora*, espèce de maréchaussée irrégulière, chargée de poursuivre les bandes de brigands ; avant la nouvelle organisation des principautés, la potira était composée d'un ramassis d'Albanais aux gages des princes régnants.

VII

LE COUCOU ET LA TOURTERELLE

24. Ces deux oiseaux figurent souvent dans les chants populaires. Le coucou est entouré d'un certain prestige mystérieux, aux yeux du peuple roumain, et son chant est considéré comme un signe de bon ou de mauvais au-

gure, selon qu'il résonne à droite ou à gauche de celui qui l'entend.

25. Une des pratiques de dévotion le plus en usage chez les Grecs, consiste à faire le tour de l'Église et à baiser successivement, en s'accompagnant d'un signe de croix, toutes les petites images de saints qui décorent la muraille à hauteur d'homme.

VIII

L'OMBRE

26. La *cofitza* est un vase en bois blanc, qui sert à puiser de l'eau aux fontaines.

IX

LE ROUMAIN GROUÈ GROZOVAN

27. Cette ballade date du XVe siècle, alors que les Moldaves étaient en guerres continuelles avec les Tatares, leurs voisins, et qu'ils faisaient souvent des invasions désastreuses les uns chez les autres, mettant tout à feu et à sang sur leur passage et emmenant en esclavage les femmes et les enfants.

28. *Valpeou,* rivière de la Bessarabie.

29. *Zméines,* femelles des Zméi. (Note 17e.)

30. *Zermines,* monstres femelles de la même famille que les zméines.

31. *Mirzas,* nom donné aux Tatares de sang noble.

32. Le *Boudjiak* est la partie basse de la Bessarabie.

33. Le *Boudjiak* produisait anciennement une race de

chevaux sauvages, petits et nerveux, renommés dans toutes les contrées danubiennes par leur agilité.

X

LE SOLEIL ET LA LUNE

34. La belle Hélène aux cheveux dorés, est une image des plus poétiques que l'imagination populaire ait jamais créées ; elle sert de terme de comparaison à ce qu'il y a de plus gracieux, de plus tendre et de plus noble dans le monde. Hélène est la charmante héroïne de tous les contes populaires.

35. Dans les cérémonies du mariage, la jeune fiancée est couronnée de longues tresses de fil d'or. Cet ornement, à la fois riche et gracieux, tient lieu du voile.

XI

NOVAK ET LA FILLE DU KADI

36. *Hadji*, titre que prennent, dans le Levant, les fidèles, musulmans ou chrétiens, qui ont accompli le pélerinage soit de la Mecque, soit de Jérusalem.

37. *Komanák,* sorte de calotte en feutre noir.

38. *Zméou,* singulier de *zméi;* voyez la note 17.

39 *Cadines,* dames turques,

40. *Kahvènè,* café public chez les Turcs.

41. Faire *kèf,* expression intraduisible dans notre langue, de même que la chose qu'elle représente n'a point d'analogue dans nos mœurs. Le kèf, c'est la volupté suprême pour les Orientaux, quelque chose comme *il dolce far niente* des Napolitains, mais plus complet, plus absorbant.

XIII

LE PAON DES FORÊTS

42. Le mot roumain *paounach* signifie allégoriquement un jeune homme beau, fier et mystérieux comme le dieu Pan, le dieu des forêts. Or, dans un pays où l'on trouve tant de vestiges romains, il ne serait peut-être pas trop hasardeux de croire que le nom du dieu Pan se soit conservé dans la mémoire du peuple, et ait été confondu, assimilé après des siècles, avec celui de l'oiseau de Junon. On voit figurer dans les contes populaires des Roumains, les dieux Jupiter, Mercure, Vénus : ne serait-on pas en droit de reconnaître le dieu Pan, le dieu des forêts, dans le héros de cette ballade !

43. *Ma richesse,* c'est-à-dire, ma force. Un proverbe populaire dit : *Putere, avere* (Pouvoir, avoir), pour dire que le trésor le plus précieux pour un homme, c'est la valeur.

XIV

CODRÉAN

44. *Movileou*, ancienne ville de Bessarabie.

45. *Sarica*, manteau en gros feutre blanc ; *couchma*, bonnet en peau d'agneau.

46. On appelle *Mokans*, les habitants des montagnes qui font le métier de bergers ou celui de rouliers.

47. *Oltou*, rivière qui prend sa source en Transylvanie, traverse les Carpathes et la petite Valachie, et va se jeter dans le Danube.

48. Les poëtes populaires de la Roumanie excellent dans le genre descriptif, et tous les passages de leurs chants, qui peignent les courses de chevaux, sont admirables de concision, de force et de mouvement. Ainsi la course de l'alezan est décrite en deux vers, presque intra-



duisible et qui, dans l'original valent tout un poëme ; les voici :

Astfel murgul meŭ fugea
Vaile s 'e limpiḑea.

c'est-à-dire littéralement :

Tellement le cheval fuyait,
Les vallées se liquéfiaient.

49. La *Ploska* est une espèce de gourde en bois, enrichie de sculptures peintes de diverses couleurs. Les principautés danubiennes produisent des vins très généreux et qui sont appelés à devenir une branche de commerce très-importante pour ces provinces. Les crus les plus célèbres de la Moldavie, sont ceux de *Kotnar, Cruce, Socola, Odobesti*, etc.

50. *Copoou*, vaste plateau qui domine la ville de Jassi, capitale de la Moldavie, et dont la verte pelouse sert de promenade aux habitants, pendant les soirées de printemps et d'automne. — Le bois de *Briazo* se trouve au bout de ce plateau.

51. Le peuple croit qu'il existe des chemises de fer rendues impénétrables aux balles de plomb par l'influence des sortiléges, et que les balles d'argent ont seules le pouvoir de briser leurs mailles.

52. Ce prince a régné au commencement du XVI[e] siècle ; la ballade de Codréan a donc plus de deux siècles de date.

53. *Bourdougan*, massue en fer.

54. Une autre version de cette ballade, place un Grec du Phanar à côté du prince, au lieu d'un Turc, et fait dire à Codréan, les vers suivants qui rappellent le *Timeo Danaos*

et dona ferentes, et qui traduisent la haine des Roumains pour les Phanariotes.

Domnule, măria ta	Altesse princière
Tu pe Greci nuĭ asculta	N'écoute pas les Grecs,
Că eĭ capul ţi-or manca	Car ils mangeront ta tête.
Grecu 'ĭ fiară veninoasă,	Le Grec est un serpent venimeux
Grecuĭ boală lipicioasă	Le Grec est un fléau contagieux
Ce patrunde păn la oase.	Qui pénètre jusqu'aux os.

XV

LE CHOLÉRA

55. La rivière du Pruth, qui sépare la Moldavie de la Bessarabie, a acquis une grande célébrité en Europe, depuis que les armées russes l'ont franchie pour aller à la conquête de Constantinople, et surtout depuis que les soldats du Czar, humiliés, battus, décimés par les Turcs, se sont vus forcés de repasser ce nouveau Rubicon pour aller cacher leur honte au fond des steppes de leur pays.

XVI

LE PAUVRE SERBE

56. *Mourgo,* cheval bai. La race des chevaux Moldaves était tellement célébre anciennement dans tout l'Orient que les Turcs disaient : *Agem dilberi, Bogdan barghiri meckhurdir,* c'est-à-dire, rien n'est beau comme un jeune Persan, et un cheval Moldave.

57. *Urluks,* monnaie turque.

58. Haïdar-Pacha est une plaine située près de Scutari, en Asie; c'est dans cette plaine que se réunissent les caravanes de pèlerins, partant pour la Mecque.

59. On croit généralement dans le pays, que pour obtenir des chevaux extraordinaires, il faut les élever dans une complète obscurité jusqu'à l'âge de trois ans. Tous les coursiers célèbres, qui figurent dans les contes et les ballades populaires, tels que *Cal graour, Cal Vintech,* ont été élevés de cette manière, au rapport de la légende.

XVII

KIRA

60. *Paftalès*, agrafes ornées de pierres précieuses, qui servent à attacher les ceintures des femmes en Orient.

61. *Irmiliks*, monnaie turque.

XVIII

TOMA ALIMOCHE

62. *Kojok*, habit d'hiver, en peau de mouton.

XIX

CHALGA

63. Le *boutchoum* est un long tuyau en bois de cerisier, dont les bergers des montagnes tirent des sons puissants, que l'on entend à plusieurs lieues de distance; ils se servent de cet instrument pour se donner des signaux. Au moyen âge, le boutchoum donnait le signal du combat aux troupes roumaines.

64. *Bourdougan*, voyez note 53.

XX

LA COLLINE DE BOURTCHEL

65. Étienne le grand, est le héros du peuple Moldave. Ce prince, dit la légende, a combattu pendant quarante

ans contre les ennemis de son pays, les Tatares, les Polonais, les Hongrois et les Turcs; il a remporté quarante victoires, et bâti quarante églises.

66 *Vasloui*, petite ville de la Moldavie, située non loin de Jassi.

67. Sorte d'onomatopée par laquelle les laboureurs excitent les bœufs attelés à la charrue; le peuple roumain parle constamment aux chevaux et aux bœufs pendant les heures de travail et leur donne une foule de noms caressants.

68. Les *Pantziri* étaient anciennement un corps de gendarmerie.

69. Célèbre bataille que le prince Étienne remporta sur les Turcs.

70. La tradition populaire porte en effet, que le prince Étienne avait placé au sommet de la colline du Bourtchel, une sentinelle dont la voix retentissante était entendue jusqu'à Vasloui, à la distance de six lieues.

XXI

BOGDAN

71. C'est ce prince qui, fidèle au testament politique de son père, le grand Étienne, et voyant la Moldavie épuisée par quarante ans de guerres continuelles, fit acte de soumission envers la Porte, en ne reconnaissant toutefois au sultan qu'un droit de suzeraineté purement nominale. Le tribut que la Moldavie s'engageait à payer à son suzerain, consistait en quatre mille ducats, quarante chevaux de race, et vingt-quatre *choïmi* (éperviers) des Carpathes.

72. *Hetman,* commandant en chef; *vestiar,* ministre des finances; titres de grands boyards.

73. *Radvan,* sorte de voiture très-ancienne.

XXII

CONSTANTIN BRANKOVANO

74. Cette ballade historique date du commencement du XVIIIe siècle.

XXIII

LE MONASTÈRE D'ARGIS

75. Le monastère d'Argis fut bâti au XIIIe siècle, par Rodolphe le Noir; on peut donc rapporter à cette époque la date de la ballade de Manoli.

Le fond de cette ballade repose sur une croyance fort accréditée dans l'esprit des Roumains et qui leur fait dire que chaque maison en pierres, chaque monument est ha-

bité par une vision effrayante, une *stahié*. Cette vision n'est autre chose que l'ombre courroucée de la victime, que l'on a murée dans les fondements de la bâtisse pour la rendre plus solide, car, d'après la tradition populaire, tous les monuments du pays ont eu leur victime.

De nos jours encore, les maçons placent dans les fondements des maisons qu'ils construisent, de longs roseaux avec lesquels ils ont essayé de prendre la mesure de l'ombre de quelqué passant. Ce malheureux est destiné, croient-ils, à mourir au bout de quarante jours et à se métamorphoser en *stahié*.

Quant au nom de Manoli, il s'est conservé dans la mémoire du peuple, comme la personnification de l'art architectural, et on lui attribue la fondation de tous les monuments anciens du pays.

76. *Argis*, rivière de la Petite Valachie.

77. *Radu Negru* fondateur de la principauté de Valachie.

78. Le hurlement des chiens, ainsi que les cris plaintifs du chat-huant, sont considérés par le peuple roumain comme un présage de mort.

XXIV

MIHOU

79. *Kobouz,* espèce de flûte.

80. *Mourguchor,* diminutif de *mourgo,* cheval bai ;

81. Un des grands plaisirs du peuple roumain, c'est celui de s'égarer dans la profondeur des bois, quand le beau temps est revenu, et de faire claquer les feuilles en les frappant d'une certaine façon particulière, entre leurs mains ; ces détonations produisent sous la voute des arbres, des effets étranges.

FIN.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DE E. DENTU

PARIS. — DE SOYE ET BOUCHET, IMPRIMEURS, 2, PLACE DU PANTHÉON.

